UMÉRO 90

Illinois U Library

8 SEPTEMBRE 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
UPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

ATHÉNÉE
THÉATRE LOUIS JOUVET

REPRÉSENTATIONS DU
CENTRE DRAMATIQUE DE L'EST
SYNDICAT INTERCOMMUNAL SUBVENTIONNÉ PAR L'ÉTAT
Directeur Artistique ANDRÉ CLAVÉ

A PARTIR DU 4 AVRIL

IL EST MINUIT DOCTEUR SCHWEITZER

PIÈCE EN DEUX PARTIES DE
GILBERT CESBRON

Mise en Scène de FRANÇOIS DARBON . Décors de BERNARD BRÉVENT
avec

MARCEL BEVER	YVES BUREAU	DOMINIQUE BURGÈRE
CHRISTIAN CHAMBRUN	FRANÇOIS DARBON	DOMINIQUE DESTRÉ
HÉLÈNE GERBER	JEAN GOSSELIN	MARIE LAURENCE
CHARLES LAVIALLE	ALOYS MULLER	GEORGES PIERRE
ROBERT PORTE	PAULA REGIER	VANDERIC
JULIEN VERDIER	PIERRE VIALA	GEYMOND VITAL

TOUS LES JOURS à 21h (Sauf VEND. 23, MARDI 27 MARS et MARDI 3 AVRIL) MATINÉE à 15h DIMANCHES et FÊTES

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Schweitzer. Marie.

Schweitzer. Le Père Charles. Le Petit Noir. Marie.

Le Père Charles. Schweitzer.

1 SCHWEITZER. — *Mains de bûcheron... de chir tier...* (ACTE PREM

2 SCHWEITZER. — *... crise nerveuse provoquée pa abcès du bras, que je vais opérer...* (ACTE PREM

3 LE PÈRE CHARLES. — *Non, Schweitzer : le con de la parole, c'est aussi le silence...* (ACTE PREM

4 LIEUVIN. — *Honnêtement, que faites-vous Schweitzer ?*
LEBLANC. — *Je le tolère.* (ACTE PREM

5 LE PÈRE CHARLES. — *... Les arbres meurent del Si je me couche, c'est qu'on m'aura abattu...* (ACTE PREM

Leblanc. Lieuvin.

Lieuvin. Le Père Charles.

IL EST MINUIT, DOCTEUR SCHWEITZER !

pièce en deux actes
par GILBERT CESBRON

POUR CLAUDIE
CETTE NUIT,
CES AMES PARTAGÉES...

Cette pièce, créée à Colmar par le Centre dramatique de l'Est, dans une mise en scène de François DARBON, a été jouée pour la première fois à Paris, au Théâtre de l'Athénée-Louis Jouvet, le 2 avril 1951.

PERSONNAGES :

	ARTISTES DE LA CRÉATION (A COLMAR)
Le Docteur Albert Schweitzer	*Geymond VITAL*
Le Père Charles de Ferrier	*VANDÉRIC*
L'administrateur Leblanc.	*François DARBON*
Le commandant Lieuvin	*Jean GOSSELIN*
Mlle Marie	*JANDELINE*

Lors des représentations à Paris, ces deux derniers rôles étaient tenus par Pierre NÈGRE et Marie LAURENCE.

La pièce se passe tout entière dans le bureau de l'hôpital du docteur Schweitzer, dans la brousse, près de Lambaréné (Gabon), en août 1914, la nuit.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1951 by Gilbert CESBRON.

Supplément au n° 308 de « France-Illustration-le Monde illustré ».

ACTE PREMIER

Le bureau du docteur Schweitzer. Une pièce de construction et de décoration rudimentaires, éclairée par trois lampes posées sur les me
Au fond, une double porte vitrée qui donne sur une véranda donnant elle-même sur les ténèbres. A droite, une seconde porte dont on compr
qu'elle ouvre sur la salle d'examen du docteur Schweitzer. Entre la porte de droite et celle du fond, la table du docteur, encombrée de
et d'objets, et une petite armoire à pharmacie.

A gauche, une bibliothèque dont il est visible qu'on l'a confectionnée à l'aide de caisses. Entre celle-ci et la porte du fond, le pi
pédalier du docteur Schweitzer. Des chaises, une ou deux gravures, un calendrier mural ; à gauche, une carte d'Afrique. Un plan des
baraques formant l'hôpital est fixé au mur, au-dessus de la table.

Quand le rideau se lève, le docteur Schweitzer est seul en scène, devant son piano, et joue un choral de Bach. Au cours de l'ac
entendra le crissement des grillons, des cris de bêtes, des appels mystérieux. Les personnages devront, sans affectation, faire ressentir au p
la chaleur, qui est accablante, malgré la nuit.

Durant un moment Schweitzer joue en tournant le dos au public. Il est en chemise et en pantalon de toile blanche. Marie, en tenue d'infirmière, entre par la porte de droite, un paquet de lettres à la main. Elle est belle, mais de la beauté pathétique des roses que le soleil commence à lasser. Elle s'approche du piano, écoute quelque temps et parle enfin.

MARIE. — Il est minuit, docteur Schweitzer !

SCHWEITZER, *il tressaille, se tourne vers elle, la salue de la tête, joue encore quelques notes, puis dit sans se retourner.* — Chez moi il est 6 heures, mademoiselle Marie. L'Angélus sonne en ce moment même au clocher de Gunsbach, et ma petite fille se retourne en dormant : un ange passe...

MARIE, *fermement.* — Ici il est minuit, et il faut se coucher !

SCHWEITZER, *se levant.* — Bon ! Mais comme le soleil se couche : il veille encore, il veille ailleurs ! *(Se rasseyant, il demande soudain avec une sorte d'angoisse :)* Écoutez ! Est-ce toujours cela ? *(Il joue un passage de Bach. Marie écoute attentivement et fait signe que oui.)* Sûr ?

MARIE. — Oui.

SCHWEITZER *s'arrête et, pivotant sur le tabouret, fait face au public. Il regarde ses mains et dit à mi-voix.* — Mains de bûcheron... de charpentier...

MARIE. — De chirurgien !

SCHWEITZER, *comme s'il n'avait pas entendu.* — Plus des mains d'organiste !

MARIE, *brusquement.* — Et moi ? Ai-je encore seulement un visage ?

SCHWEITZER, *stupéfait.* — Mais...

MARIE, *à mi-voix et baissant la tête.* — Un visage de femme...

SCHWEITZER, *se levant brusquement.* — Vous regrettez !

MARIE, *vivement.* — Mais non !

SCHWEITZER, *marchant nerveusement.* — Vous regrettez votre décision, votre départ. Il faut retourner en Europe, mademoiselle Marie ! Si, si ! Je ne volerai jamais une minute à personne...

MARIE. — Docteur, je vous assure...

SCHWEITZER, *continuant comme pour lui seul.* — Le prix d'une seule minute ! Il n'est le même pour aucun être. Un mendiant qui meurt demain, son temps est mille fois plus précieux que le mien !

MARIE. — Mais lui n'en sait rien.

SCHWEITZER. — Moi non plus ! C'est pourquoi le temps des autres, de tous les autres, est sacré ! Promettez-moi, mademoiselle Marie, que si vraiment...

MARIE, *souriant.* — Votre temps aussi est sacré... et il est plus de minuit !

SCHWEITZER, *il hésite un instant, puis, souri*
— Allons, donnez-moi encore seize mesures
Bach : c'est une façon d'arrêter le temps ! *(Il*
de nouveau. Au bout d'un moment, on entend
tam-tam au loin. Marie, qui l'a perçu avant le
teur, va entr'ouvrir la double porte. On en
mieux le tam-tam. Schweitzer cesse de jouer
lève, écoute et traduit :) Enfant... enfant malad
(Le tam-tam cesse.) Un enfant malade, mai
n'ai pas entendu le début du message. Voye
faut veiller : il va nous venir du monde. *(I*
regarde un moment, en silence, et dit doucemer
Vous n'êtes pas heureuse, ce soir... *(Silence. B*
quement :) Travaillons ! *(Marie reprend*
compulse le paquet de lettres qu'elle avait posé
le bureau. Schweitzer va vers une table à ga
et y prend une carafe et un verre.) Jus de fr

MARIE. — Non merci. *(Schweitzer s'assied,*
la carafe et le verre sur le bureau. Marie a d
les lettres et en énonce le contenu.) L'Univer
de Strasbourg vous demande la date de v
retour... *(Schweitzer fait un grand geste)*
confirme qu'elle garde votre chaire vacante...

SCHWEITZER, *avec effort.* — Écrivons au rec
qu'il ne le faut pas..., que jamais je ne revienc
jamais plus ! *(Parlant comme à lui seul.)* F
carrière, moi ? Allons, c'est fini tout ça, c'est f
Quoi d'autre, mademoiselle Marie ?

MARIE. — Votre éditeur a reçu neuf dema
de traductions pour vos livres sur saint Paul
vous prie...

SCHWEITZER, *l'interrompant vivement.* —
ce qu'il voudra ! J'ai confiance en lui ! Et puis

MARIE. — Sept propositions de récitals d'o
à donner à... *(Elle prend les lettres une à u*
Édimbourg... Stockholm... Amsterdam...

SCHWEITZER, *l'arrêtant.* — Pour l'hiver
chain ? Acceptez tout : il nous faut de l'arge
(Il se lève et va vers le plan fixé au mur.) Je v
trois baraques de plus avant l'été 1915 : mater
petite chirurgie, aliénés...

MARIE, *feuilletant le reste des lettres.* — V
justement des dons, des dons...

SCHWEITZER. — Ah ! que deviendrions-nous
les amis d'Europe !

MARIE, *avec irritation.* — Dites plutôt :
deviendraient les Noirs sans nous !

SCHWEITZER. — Si vous voulez ! L'importan
que chacun trouve son secours.

MARIE, *durement.* — Pour moi, il y a ceux
paient de leur argent et ceux qui paient de
personne !

SCHWEITZER, *doucement.* — Pour moi, il
ceux qui ont mauvaise conscience et puis ceux
sourient...

MARIE. — C'est un peu la même chose !

HWEITZER, *vivement.* — Non ! puisque vous
ouriez pas... Allons, qu'y a-t-il ?
ARIE *se lève et va à la porte-fenêtre du fond.*
e suis comme la forêt, comme l'Afrique entière
le soir : j'attends la tornade... J'étouffe...
HWEITZER, *il va près d'elle.* — La tornade est
ée : les feuilles se sont redressées, la terre a
rofondément et les arbres ont frais jusqu'au
r...
ARIE, *à mi-voix.* — Heureux les arbres !
CHWEITZER. — Demain matin le soleil recom-
cera de les torturer en silence, l'Afrique
iffée souffrira. Mais vous, vous aurez retrouvé
ion et vous oublierez la nuit détestable...
rie s'assied de nouveau. Schweitzer l'observe
dit, en se servant un verre de jus de fruit :)
peu trop nerveuse pour ce climat !
ARIE, *mi-souriante, mi-agressive.* — Mais...
s aussi, docteur ! Vous venez de renverser du
de fruit, là...
CHWEITZER, *souriant.* — Je l'ai fait exprès.
ARIE. — Pourquoi donc ? *(Se levant soudain :)*
outez ! *(Elle se retourne, confuse, après un*
ment :) J'avais cru...
CHWEITZER. — Voilà l'Afrique : on croit tou-
rs... Et ce qu'on n'entend pas, c'est cela qui est
iment dangereux ! Allez dormir, mademoiselle
rie.
ARIE. — Non... Ce soir, non ! Je ne le pour-
s pas...
CHWEITZER, *souriant.* — Les petits enfants trop
rvés pour s'endormir, on leur fait des contes !
ors, quelle histoire vous raconterai-je ? Ma
mière intervention, tenez ! le soir de notre
rivée. Le malade étendu sur deux caisses dans le
ulailler, là, transformé en salle d'opérations... la
mpe à huile qui fumait... Ma femme qui m'assis-
t en tremblant un peu...
ARIE. — En tremblant ?
CHWEITZER. — Oui, car il y avait aussi huit
ires d'yeux blancs qui nous cernaient dans les
èbres et suivaient chacun de mes gestes : huit
erriers M'fan armés et emplumés comme des
gs de combat !
ARIE. — Et l'opération a réussi ?
CHWEITZER, *souriant.* — Sans quoi nous ne
ions pas ici ! Ce soir-là j'ai battu tous les sor-
rs de la grande forêt ! Dans la nuit les tam-
ns répandaient la nouvelle ; à l'aube on arrivait
pirogue, par familles entières; depuis le débar-
rdère on criait déjà mon nouveau surnom :
tchinda...
ARIE. — N'tchinda ?
CHWEITZER. — Celui qui coupe bien !
ARIE, *après un silence.* — Et quel surnom me
nneriez-vous, à moi ?
CHWEITZER, *souriant mais grave.* — *Baloua la...*
arie fait un signe interrogateur.) Celle qui n'a
s encore choisi...
ARIE, *d'une voix un peu altérée.* — Connaissez-
us aussi des remèdes pour l'âme, docteur
hweitzer ?
CHWEITZER, *lentement.* — En voici un qui m'a
éservé jusqu'à ce jour... ce jour de mes quarante
s ! Jamais je ne me suis soumis à la nécessité
être un homme raisonnable.
ARIE. — Quoi ?
CHWEITZER. — Je l'avais juré dans ma jeunesse.
ntendais les grandes personnes parler de leur
éal et de leur enthousiasme comme d'enfants qui
seraient morts. La terreur m'a saisi de leur ressembler un jour. Alors j'ai résolu de traverser la vie avec une âme intacte !

MARIE, *un peu ironique.* — Et cela vous a donné le bonheur ?

SCHWEITZER, *après un instant.* — Nous sommes en pleine nuit, en pleine brousse et seuls ; et pourtant j'hésite à vous confier cette vérité que j'ai mis tant d'années à accepter : le bonheur, ça n'existe pas.

MARIE, *criant presque.* — Je ne vous crois pas !

SCHWEITZER. — Vérité qui s'apprend, mais ne s'enseigne pas !

MARIE, *même jeu.* — Et moi, je suis sûre que le bonheur existe !

SCHWEITZER, *impérieusement.* — Oui, oui. Mais, si vous êtes digne de lui, vous comprenez alors que vous n'y avez pas droit, qu'il vous faut assumer une part du fardeau de la douleur du monde... *(Silence.)* Alors vous abandonnez le bonheur et vous choisissez la joie...

MARIE, *éclatant.* — C'est donc la joie de laisser sa femme et son seul enfant en Alsace ? Et d'y laisser aussi sa paroisse, sa chaire à l'Université et la certitude de devenir le premier organiste d'Europe ; c'est ça, la joie ?

SCHWEITZER, *après un silence.* — Je vous répondrai : oui, c'est la joie... *(Se forçant à sourire :)* Mais j'ajouterai que le rôle d'une infirmière n'est pas de rouvrir les plaies !

MARIE, *baissant la tête.* — Je vous demande pardon !... Mais n'attendez de moi aucun ménagement ! Les grands blessés, entre eux...

SCHWEITZER, *l'interrompant.* — Blessée ?

MARIE, *avec un enjouement agressif.* — Oui ! Figurez-vous que je viens de rencontrer une évidence... Rien de plus blessant qu'une évidence ! *(Sur un geste interrogatif de Schweitzer.)* ON NE VIT QU'UNE FOIS...

SCHWEITZER, *à mi-voix.* — Je le croyais aussi, jusqu'à ce que cette petite fille me soit née...

MARIE, *avec violence, sans entendre.* — On ne vit qu'une fois ! Je le savais déjà, bien sûr ! Le jour où sa mère meurt, on sait aussi qu'on reste orphelin ; pourtant, c'est le lendemain matin seulement qu'on le comprend. On ne vit qu'une fois. Maintenant, c'est fait : le cancer du temps s'est fixé en moi. Cette montre à mon poignet, c'est mon vrai pouls qui bat...

SCHWEITZER, *doucement.* — On ne vit qu'une fois, et vous vous demandez si justement vous ne perdez pas votre vie *ici*...

MARIE. — Si je ne la perds pas, simplement...

SCHWEITZER. — Alors rassurez-vous : c'est à cette question qu'ils se posent qu'on reconnaît ceux qui ne perdront pas leur vie !

MARIE. — Non ! ceux qui seraient capables de ne pas la perdre ! *(D'une voix sourde :)* Ah ! jamais je ne me pardonnerais...!

SCHWEITZER, *l'interrompant.* — Alors Dieu vous pardonnera, lui ! *(Changeant de ton :)* Tenez, venez voir pourquoi j'ai renversé du jus de fruit, tout à l'heure...

MARIE, *après s'être approchée, avec un geste de répulsion.* — Quelle horreur ! Cette file de fourmis rouges...

SCHWEITZER, *souriant.* — Ce sont mes vaches à l'abreuvoir ! Depuis la forêt, elles ont senti le sucre et viennent en bon ordre...

MARIE. — C'est effrayant !

SCHWEITZER. — Ou magnifique, ou grotesque : comme une armée, comme une procession. Affaire de goût ! Mais pas horrible, en tout cas : rien de vivant n'est horrible. La mort, seule ; la mort des autres... *(Silence.)* Voilà ! Les trois gouttes sont pompées, mes fourmis s'en retournent... J'aime mieux cela que de les voir prendre en ordre le chemin du poulailler, étouffer nos poules en leur bouchant les narines et le bec, et les dévorer en quelques instants ! Trois nuits par an, environ, elles nous donnent cette alerte.

MARIE, *à mi-voix.* — Ce pays est trop inhumain...

SCHWEITZER. — C'est le royaume de Damoclès : la mort à tout instant, en tout lieu suspendue... Cela agit comme un poison ou comme un remède, suivant les organismes. *(S'immobilisant soudain :)* Vous entendez ? Quelqu'un approche, quelqu'un est en marche vers nous... *(Marie a un geste nerveux.)* Ne vous effrayez pas ! Je vous l'ai dit : ici, ce qui est dangereux, c'est ce qu'on n'entend pas !

MARIE, *à mi-voix.* — Mais je n'ai rien entendu !

SCHWEITZER, *souriant.* — Et puis il faut d'avance aimer l'inattendu, *Baloua la...* Un jour un visage s'encadrera dans une porte, un livre tombera sous votre main, vous entendrez la parole d'un inconnu... et votre vie trouvera son sens d'un seul coup.

MARIE. — Allons donc ! Une vie valable ne doit rien au hasard.

SCHWEITZER. — Toute grande vie naît de la rencontre d'un grand hasard.

Comme il achève cette phrase, la porte du fond s'ouvre à deux battants, poussée par le Père Charles, qui porte dans ses bras un petit enfant noir. Le Père a un visage maigre, dévoré par une barbe grisonnante; une sorte de rictus le fait sourire presque constamment comme ceux que le soleil aveugle. Il porte la robe blanche avec sur la poitrine un cœur écarlate que surmonte une croix : c'est l'habit qu'a illustré le Père de Foucauld.

MARIE. — Père Charles !

LE PÈRE CHARLES. — Je savais bien que vous ne dormiez pas !

SCHWEITZER, *s'approchant de lui.* — C'est l'enfant malade ?

LE PÈRE CHARLES, *s'asseyant avec le petit sur un siège.* — Quand j'ai entendu le message : « Démon... enfant... malade.. » j'ai couru. Ils s'apprêtaient à l'égorger, Schweitzer ! Ils le croyaient fou...

MARIE. — Épileptique ?

LE PÈRE CHARLES. — Sans doute.

SCHWEITZER, *qui depuis un moment examine le petit.* — Même pas ! Crise nerveuse provoquée par cet abcès au bras que je vais opérer...

MARIE. — Tout de suite ?

SCHWEITZER. — Je pense bien ! Couchez-le, mademoiselle Marie *(montrant la porte de droite)*, dans cette salle-ci. Un calmant et la toilette du bras. Prévenez Joseph et Bonzo, qui m'assisteront. Merci.

MARIE. — Je pourrais bien, moi-même...

SCHWEITZER. — Oh ! non. Il faudra tenir l'enfant sans aucune tendresse : je ne peux pas compter sur vous, Dieu merci ! *(souriant)* même ce soir... Mais vous le consolerez ensuite mieux que personne. *(Marie charge le petit Noir da bras et sort par la porte de droite. A peine e sortie que Schweitzer parle avec véhémence.)* échec, Père Charles ! Deux ans que nous so installés ici, vous et moi, et l'on y sacrifie e des enfants malades... Quel échec !

LE PÈRE CHARLES, *très troublé.* — Deux bien sûr ! Mais que de siècles avant nous et bien d'autres devant nous !

SCHWEITZER. — Non, Père Charles, non ! me suffit pas que le règne de Dieu soit en ma je veux qu'il arrive plus vite, plus vite ! A est-ce que je sers ?

LE PÈRE CHARLES, *à mi-voix.* — Ce n'es vous qui agissez trop peu, Schweitzer : c'es qui prie mal...

SCHWEITZER, *allant du plan de l'hôpital à la de l'Afrique.* — J'ai monté trente baraques, cents lits, cent couchettes, et voilà ! Pou région dix fois grande comme l'Alsace ! Av n'y avait rien ; un jour il y aura des hô modèles, des dispensaires partout. Bien ! aujourd'hui, Père Charles ! C'est aujourd'hu qui m'intéresse ! *(Silence.)* Un de ces te protestants, hein ? Voilà ce que vous pens moi !

LE PÈRE CHARLES, *après un silence.* — N me demandais comment vous me jugiez, Sch zer, vous qui abattez, construisez, soignez n jour ! moi qui passe des heures couché au pi Saint-Sacrement...

SCHWEITZER, *sincère.* — Il faut bien du co quand les corps sont si misérables, pour p d'abord aux âmes, qui le sont plus encore. M ne le pourrais pas...

LE PÈRE CHARLES, *à mi-voix.* — Vous êtes généreux.

SCHWEITZER, *souriant.* — Dans mon villa Gunsbach il n'y a qu'une seule église, Charles : elle sert aux catholiques comme aux testants. Alors les querelles de la Foi e Œuvres, vous savez !...

Il achève sa pensée par un geste.

LE PÈRE CHARLES. — Chacun de nous es au bout de son chemin. Au départ nous nous nions le dos...

SCHWEITZER. — Et nous nous retrouvons f face de l'autre côté de la terre, à mi-chem notre vie : face à face, impuissants et n *(Violemment.)* Ah ! n'y a-t-il donc que les t et les milliardaires pour aller jusqu'au bo leurs desseins ?

LE PÈRE CHARLES, *après un silence.* — Je c avoir rencontré ici le seul homme que le dés n'atteignît jamais...

SCHWEITZER. — C'est qu'il est minuit, L'examen de minuit... Je le soutiens seul, d tude. *(Il va vers la carte d'Afrique.)* Je me devant cette carte de l'Afrique que je gar par humilité et où nous ne figurons *(il plan épingle sur Lambaréné)* que cette épingle pla

LE PÈRE CHARLES. — Cette épine plantée le grand corps sauvage et qui finira par en raison !

SCHWEITZER. — Mais quand, Père Cha Quand ? Nos arrière-petits-enfants le verron

LE PÈRE CHARLES, *posant une main su épaule.* — Ils verront les corps ; mais

veitzer, nous, des balcons de la Maison du
nous verrons aussi les âmes !

CHWEITZER, *sans gaîté, après un silence.* — l'administrateur général Leblanc rirait beau- s'il nous entendait ! Et le commandant Lieu- aussi...

E PÈRE CHARLES. — Pas du même rire !

CHWEITZER, *surpris.* — Vous connaissez le mandant ?

E PÈRE CHARLES. — Je ne l'ai pas encore ontré ici, mais nous étions à Saint-Cyr mble. Pourquoi souriez-vous, Schweitzer ?...

CHWEITZER. — Le Père Charles à Saint-Cyr !

E PÈRE CHARLES, *vivement.* — Ah ! ne parlez de ce temps-là !

CHWEITZER. — Mais lui, était-il déjà le fas- x, l'impérieux ? Lieuvin le constructeur ?

E PÈRE CHARLES. — Il avait déjà besoin d'une rme ration de faits, de décisions, de matière naine à broyer. Il disait : « Je suis un animal tion ! » Et il se jetait dans la minute présente c toutes ses forces : il jouait tout sur une te..., Lieuvin...

CHWEITZER. — Et possédait-il déjà cette seule blesse : le besoin d'être aimé, approuvé ?

E PÈRE CHARLES, *en souriant.* — Oui, c'était e de ses deux merveilleuses faiblesses.

CHWEITZER. — Et la seconde ?

E PÈRE CHARLES. — Le secret de sa réussite : prodigieuse aptitude à l'ennui.

CHWEITZER. — L'ennui ? Lieuvin ?

E PÈRE CHARLES. — Un ennui mortel qui le tue- t net s'il cessait d'agir !

CHWEITZER, *après un silence.* — Agir... Moi, st à trente ans seulement que le dégoût de la ole m'a saisi.

E PÈRE CHARLES. — Pour vous l'action, c'est c le contraire de la parole ?

CHWEITZER. — Oui, le seul.

E PÈRE CHARLES. — Non, Schweitzer : le ntraire de la parole, c'est aussi le silence.

CHWEITZER, *surpris, il l'observe un long ment puis, d'un autre ton.* — Vous maigrissez, re Charles.

E PÈRE CHARLES, *contrarié.* — Allons donc ! arbres ne maigrissent pas...

CHWEITZER, *doux, mais impérieux.* — Vous mai- issez. Je suis désolé de vous parler de cela, mais crains que vous ne vous imposiez des priva- ns...

E PÈRE CHARLES, *même jeu.* — Mais non !

CHWEITZER, *continuant.* — ... Et des mortifica- ns excessives. Le corps est un bon compagnon, re : ménagez-le !

E PÈRE CHARLES, *souriant.* — C'est un valet urmand, paresseux...

CHWEITZER, *l'interrompant.* — Mais fidèle squ'à la mort ! D'ailleurs la plus grande morti- ation serait justement de sacrifier vos mortifica- ns...

E PÈRE CHARLES. — Ne me demandez pas cela !

CHWEITZER. — Je crois bien que si. Passons à té, je vais vous examiner...

E PÈRE CHARLES. — Sûrement pas avant mon tit malade !

CHWEITZER, *allant vers la porte de droite.* — out devrait être prêt... *(Se retournant.)* Ne rtez pas, Père Charles !

Il sort.

Resté seul, le Père Charles va jusqu'à la double porte du fond et l'ouvre à deux battants. Il s'immobilise ainsi, les deux bras écartés, crucifié, blanc sur ce fond de nuit d'où montent des rumeurs. Marie rentre par la droite et l'observe un long moment avant de se décider à parler.

LE PÈRE CHARLES, *à mi-voix, pour lui seul.* — Les Ténèbres Extérieures...

MARIE, *doucement, après un silence.* — Il faut fermer cette porte, mon Père.

LE PÈRE CHARLES *se retourne et dit, en fermant les battants de la porte.* — Les moustiques ?

MARIE, *d'une voix un peu sourde.* — Tous les ennemis du dehors, toutes les puissances de la nuit ! N'avons-nous pas assez à faire avec notre nuit à nous, avec les ennemis du dedans ? *(Le Père Charles l'observe sans répondre.)* Père Charles, vous souriez sans cesse, pourquoi ?

LE PÈRE CHARLES. — C'est ma seule arme, laissez-la-moi !

MARIE, *sans sympathie.* — Une arme à deux tranchants !

LE PÈRE CHARLES, *tranquillement.* — Je sais que cela peut irriter, mais l'irritation peut être salutaire. Quand l'huile ne vient pas à bout d'une serrure, on emploie l'acide... *(Silence.)* Vous m'avez demandé pourquoi je souriais ; puis-je vous demander pourquoi vous ne souriez plus ?

MARIE, *brusquement, avec angoisse.* — Mon Père, est-ce que vous pensez aussi que l'on n'a pas droit au bonheur ?

LE PÈRE CHARLES, *lentement.* — Le bonheur passe comme un souverain dans un défilé. Vous l'attendez longtemps... Soudain votre cœur bat plus vite... Ah ! trop tard ! Il est passé... Le bonheur ne se laisse voir que de dos !

MARIE. — Alors il sont faux, tous les contes qui finissent bien ?

LE PÈRE CHARLES. — Ils s'achèvent toujours au seuil du bonheur : une page de plus, tout s'écroulerait ! ou pire : s'userait...

MARIE, *violemment.* — Non ! non ! Il durerait, le bonheur, si vous ne le chassiez pas !

LE PÈRE CHARLES. — Nous ?

MARIE. — Des gens comme le docteur et vous, oui ! Certains d'avance qu'on ne peut pas retenir le bonheur ou qu'on n'y a pas droit ! Un mal contagieux : la honte du bonheur... Et cependant le temps passe, passe !... *(Silence.)* Voici une question bien sotte : est-ce que vous vous regardez parfois au miroir, Père ?

LE PÈRE CHARLES, *après un instant.* — Il y a longtemps je me suis trouvé face à face avec un inconnu. Devant son regard inquiet je me suis dit : « Que puis-je faire pour ce vieillard ? » Je lui ai tendu la main : j'étais devant une glace...

MARIE, *saisissant un miroir sur la table.* — Eh bien, je me regarde, moi, matin et soir, dans le miroir que voici, et... *(achevant d'une voix sourde)* et je veux être heureuse, vite !

LE PÈRE CHARLES, *doucement.* — Mais... n'êtes-vous pas heureuse ici ?

MARIE, *très calme.* — Non, Père : je vous assure qu'on peut être en paix avec soi-même et les autres et le ciel et pas heureuse...

LE PÈRE CHARLES, *décontenancé.* — C'est donc que nous n'avons pas tout à fait les mêmes définitions sur ce point...

MARIE, *violemment.* — Sur aucun ! Moi, je vis sur la terre ! Je sais ce que j'appelle amour, ce que j'appelle aimer : un être, choisir un seul être et lui donner tout !

LE PÈRE CHARLES, *à mi-voix.* — C'est le commencement...

MARIE, *encore plus violemment.* — Et si c'est ma fin, à moi !

LE PÈRE CHARLES, *durement.* — Alors que faites-vous ici ?

MARIE. — Dans cet enfer ?

LE PÈRE CHARLES. — Sous ce ciel torride que vous prenez pour un enfer ? *(Elle va répondre ; il l'arrête impérieusement.)* Mais non ! Moi je vais vous le dire : entre vous et vous-même vous avez mis la moitié de la terre ! Vous vous vengez ici de quelqu'un, mais sur vous-même seulement, comme font toutes les âmes nobles ! Et cet amour, cet amour exclusif qui vous manque aujourd'hui...

MARIE, *voulant l'interrompre.* — Mon Père...

LE PÈRE CHARLES, *impitoyable.* — ... N'avez-vous pas commencé, vous, par le manquer en Europe ?

MARIE, *d'une voix brisée.* — Comment savez-vous ?...

LE PÈRE CHARLES, *soudain attendri, reprend doucement.* — Je ne sais rien de votre passé... mais vous ne savez rien de votre avenir ! Pourtant ne réservez pas votre cœur, en attendant : divisez-le ici entre tous ces gens qui ont tant besoin de vous !

MARIE, *amèrement.* — Je ne suis pas venue pour eux...

LE PÈRE CHARLES. — Vous êtes venue pour une idée. Mais l'héroïsme consiste à croire encore en l'idée après qu'on a vu les êtres misérables qui l'incarnent.

MARIE, *comme à elle-même.* — Suis-je même venue pour une idée ?

LE PÈRE CHARLES, *durement, après un silence.* — Vous n'êtes pas venue pour quelque chose, mais contre quelqu'un ! Seulement, sachez-le : rien de grand, jamais, ne se fait *contre* !

MARIE, *de nouveau violente.* — Allons ! toute votre religion est *contre* ! Contre l'amour, contre la liberté, contre la femme, contre la vie !

LE PÈRE CHARLES, *consterné.* — Quel abîme !... Un enfant de six ans pense aussi que la vie n'est qu'une suite d'interdictions ! Vous avez six ans, quand vous parlez ainsi...

MARIE, *moins assurée.* — Qu'est-ce que la perfection, sinon la privation de tout ?

LE PÈRE CHARLES. — Qu'est-ce que la perfection au regard de la sainteté ? Et la sainteté sinon la soif de tout ? Ah ! l'orgueil, c'est de prétendre à être parfait, pas de vouloir être un saint...

MARIE, *à brûle-pourpoint.* — Le docteur Schweitzer est-il un saint ?

LE PÈRE CHARLES. — Dieu le sait, pas moi ! Mais cela ne m'étonnerait pas : cet homme déborde d'amour...

MARIE, *amère.* — Vraiment ? Savez-vous qu'il a laissé Mme Schweitzer et sa petite-fille en Alsace ?

LE PÈRE CHARLES, *à mi-voix.* — Je ne savais pas qu'il aimait à ce point...

MARIE, *violemment.* — Dieu me préserve d'être aimée de cette façon !

LE PÈRE CHARLES, *plus violemment.* — Dieu ? Mais qu'avez-vous donc à lui présenter de plus valable, jusqu'à ce jour ?

MARIE, *doucement, après un silence.* — Po me blessez-vous ?

LE PÈRE CHARLES, *confus.* — Deux aveugl se battent, ils s'infligent des blessures terribl

MARIE. — D'ailleurs, non ! vous ne m'ave blessée : vous avez seulement débridé la pla

LE PÈRE CHARLES, *lui prenant le bras, lent* — Écoutez... qui sait si vous ne le rencon pas ici, celui que vous attendez ?... Et qui s ne vous attend pas déjà ?...

MARIE, *tressaillant.* — Mais...

LE PÈRE CHARLES. — Les âmes seules âmes désolées se donnent rendez-vous au bo monde... *(A ce moment le docteur Schw entre par la porte de droite. Il paraît las et s' le front avec son mouchoir. Dans un* L'enfant ?

SCHWEITZER. — Il était temps !

MARIE. — Il dort ?

SCHWEITZER. — Profondément ! et avec un rire qui est mon salaire pour cette journée.

MARIE, *allant vers la droite.* — Je vais le v

SCHWEITZER. — C'est inutile : Bonzo a porté sa natte auprès du lit et ne le quittera

MARIE, *doucement.* — Est-ce que Bonzo n' autrefois, perdu un enfant de cet âge ?

SCHWEITZER. — Si. *(Silence.)* Les hommes a amputés d'un bras, il leur arrive, aux ch ments de temps, d'avoir mal à leur m absent...

LE PÈRE CHARLES, *à mi-voix.* — Mon infi fait ma force...

SCHWEITZER, *gaîment, le prenant par l'épau* Père, si vous croyez m'amadouer avec des cita de la Bible, vous perdez votre peine ! J'ai di je vous examinerai, je vais le faire. Allez !

Il le pousse vers la porte de droite.

LE PÈRE CHARLES, *réticent.* — Ecoutez...

SCHWEITZER, *même jeu.* — Je n'entends *(A Marie :)* Il maigrit ! *(Franchissant la po droite :)* Venez !

Ils sortent tous les deux.

Demeurée seule, Marie s'approche lent de la table, y saisit le miroir, s'y re un long moment et fond en larmes. soudain elle se redresse et s'essuie h ment les yeux : elle a entendu quelque En effet voici une rumeur toute proche lueurs assez vives s'agitent devant la d porte du fond. Celle-ci s'ouvre alors tueusement et le commandant Lieuvin raît sur le seuil. Il est beau et po masque de son caractère. Sur les ép une sorte de cape légère comme on en sur tous ses portraits au maréchal Ly

LIEUVIN, *s'arrêtant sur le seuil et parlant vers l'extérieur.* — Attendez-moi, mes enf Éteignez vos torches !... *(Il referme la po aperçoit seulement Marie. Son visage s'écl* Ah ! je n'espérais plus vous trouver éveil Comment allez-vous ?

MARIE, *les yeux baissés.* — Le docteur Sch zer se porte bien.

LIEUVIN, *insistant et la dévisageant.* — Com allez-vous ?

MARIE, *levant son regard.* — Mais... très

LIEUVIN, *brusquement.* — Ces yeux rou Vous venez de pleurer !

MARIE. — Oui.

LIEUVIN. — Peut-on... ?

MARIE, *vivement.* — Non !

LIEUVIN *la regarde un moment, puis à mi-voix.* — Les cœurs un peu fiers sont comme les gens pauvres : d'instinct ils ne se défendent que contre ceux qui leur veulent du bien...

MARIE, *presque sèchement.* — C'est possible !

LIEUVIN, *sèchement.* — C'est possible, seulement, moi, je ne l'admets pas ! Je n'ai jamais rien admis d'emblée, sauf l'irréparable...

MARIE, *doucement, après un silence.* — Vous voulez voir le docteur, commandant ?

LIEUVIN, *presque timidement.* — C'est lui que je viens voir, mais c'est vous que je suis heureux de rencontrer...

MARIE, *comme si elle n'avait pas entendu.* — Je vais le prévenir.

Elle se dirige vers la droite.

LIEUVIN, *lentement, comme à lui-même.* — Je détteste que vous m'évitiez... Et pourtant je serais déçu si vous ne le faisiez pas : c'est votre ligne...

MARIE, *qui s'est arrêtée, se retourne vers lui et dit d'une voix altérée.* — Pourquoi me parlez-vous ainsi, commandant ?

LIEUVIN, *très doucement.* — Demandez-moi plutôt pourquoi c'est aujourd'hui seulement que je vous parle ainsi... *(Ils restent silencieux l'un devant l'autre. Soudain Lieuvin reprend, mais impérieusement :)* Ecoutez, entre gens de notre trempe, ces feintes sont abaissantes. Vous connaissez mon passé, mon caractère : vous savez ce que j'offre, vous devinez ce que j'exige. *(Marie fait un geste.)* Non ! Ne me répondez pas ce soir ! Laissez mes paroles trouver leur place en vous, à votre insu, comme des graines dans la terre. Si vous ne m'en reparlez pas demain, je ne vous en reparlerai jamais. *(Marie se dirige vers la droite.)* Inutile ! Je n'ai rien à dire à Schweitzer ! J'étais venu, je n'étais venu que pour... cela. *(Silence un peu trop long. Lieuvin dit enfin d'une voix sourde :)* Maintenant, Marie, dites-moi quelque chose, s'il vous plaît...

MARIE, *prenant l'une des lampes, dit avec effort.* — C'est l'heure où je dois faire ma dernière tournée au pavillon des opérés...

Elle sort par le fond. Lieuvin la suit du regard, sans bouger. Au bout d'un instant le docteur Schweitzer entre rapidement par la droite : il vient chercher son stéthoscope sur la table.

SCHWEITZER, *souriant.* — Commandant Lieuvin, ces lumières, ces rumeurs, c'était vous...

LIEUVIN, *souriant aussi.* — Vous en doutiez ?

SCHWEITZER. — Je m'en doutais... C'est M. l'administrateur général Leblanc que j'attendais, mais vous n'avez pas le même équipage !

LIEUVIN, *avec hauteur.* — En fait, qu'avons-nous de commun, en dehors de notre rencontre ?

SCHWEITZER, *après un instant.* — Il vaudrait mieux pour l'indigène que les deux profils du visage de la France se ressemblassent un peu. *(Lieuvin fait un geste d'impuissance.)* Mlle Marie vous a laissé seul ?

LIEUVIN. — Elle est allée faire sa tournée au pavillon de chirurgie.

SCHWEITZER, *surpris.* — A cette heure-ci ? *(Il se dirige vers la droite, son stéthoscope à la main.)* Excusez-moi, je suis en train d'examiner le Père Charles.

LIEUVIN. — Ferrier ici ! Enfin je vais le revoir !

SCHWEITZER, *revenant sur ses pas.* — Aviez-vous de l'autorité sur lui, autrefois ?

LIEUVIN. — De l'autorité, non, mais peut-être un certain ascendant...

SCHWEITZER. — Alors j'aurai besoin de vous !

Il sort par la droite.

Le commandant Lieuvin, resté seul, vient se placer devant la carte de l'Afrique, à gauche, et se plonge dans son étude si profondément qu'il n'entend pas l'administrateur Leblanc entrer par le fond. Leblanc est aussi grand et aussi plaisant que Lieuvin. Il a comme lui des outrances, des éclats ; pourtant il existe entre eux une différence essentielle : au milieu de ces héros Leblanc est un homme, il est l'homme. *Leblanc s'approche de Lieuvin, reste encore un instant sans parler.*

LEBLANC. — Alors, Lieuvin, combien de villes nouvelles ? combien de kilomètres de routes et de voie ferrée nous construisez-vous ?

LIEUVIN. — Pardon ! Je ne vous avais pas entendu venir ! Bonsoir, Leblanc.

LEBLANC. — Mais, moi, je vous ai entendu au croisement d'eau de Douara, vous, vos porteurs de torches et vos chanteurs ! Vous avez dépassé mon bateau silencieux.

LIEUVIN. — Je sais que mon « faste » vous déplaît... Le mot est de vous !

LEBLANC, *lentement, le regardant en face.* — C'est-à-dire qu'il faudrait choisir, il me semble : le faste ou la familiarité, la hauteur ou la démagogie ; et aussi mépriser les hommes politiques ou bien essayer de leur plaire, mais pas les deux !

LIEUVIN. — Quand vous parlez de moi, Leblanc — si vous tenez à en parler ! — n'employez jamais *ou,* dites *et* !

LEBLANC. — J'aime qu'on ait une doctrine et qu'on s'y tienne !

LIEUVIN. — C'est plus commode, mais seulement pour les autres ! Non, pas une doctrine : un esprit.

LEBLANC. — De caste !

LIEUVIN. — Allons, il faudrait choisir, vous aussi : choisir vos reproches ! « Esprit de caste » ? Mais vous savez bien que le jugement d'un sergent compte autant pour moi que celui d'un capitaine !

LEBLANC. — Justement ! Il faut être bien sûr de sa naissance pour oser se compromettre...

LIEUVIN. — Mon grand-père et ses trois fils étaient généraux : ce n'est plus une caste, c'est une vocation !

LEBLANC. — Je sais ! Je sais que votre père a servi quatre régimes différents, avec seulement des... nuances de prédilection.

LIEUVIN. — Ce qui prouve que dans ma famille le goût du service l'emporte sur la faction.

LEBLANC, *désignant Lieuvin du doigt.* — Tout de même, ce royaliste qui conquiert un empire pour la République, c'est singulier !

LIEUVIN. — Vous me faites bien de l'honneur ! Mais non, Leblanc, je suis trop réaliste pour n'être pas républicain sous la République.

LEBLANC. — Mariage de dépit !

LIEUVIN, *souriant.* — Ce sont les plus solides !

LEBLANC. — Si vous croyez qu'on sert la République en maudissant ses hommes d'Etat et en ignorant ses fonctionnaires, vous vous trompez, Lieuvin !

LIEUVIN, *à mi-voix, mais violemment.* — Je déteste les politiciens qui, de là-bas, vous révoquent et détruisent sur un potin d'antichambre cinq ans de travail et d'influence ! Je déteste les militaires de bureaux, qui sont des civils déguisés, des caporaux à étoiles ! Je déteste tous ceux qui tuent de loin : moi, je suis avec la bête, contre le chasseur !

LEBLANC, *doucement.* — Si vous étiez à leur place, « là-bas », le commandant Lieuvin vous inquiéterait sans doute et vous détesteriez ses manières !

LIEUVIN. — Par exemple ?

LEBLANC. — Par exemple ses violences spectaculaires mais calculées, sa spontanéité... voulue, ce tutoiement et ces confidences réservés aux proches et cette morgue un peu trop... secrète à l'égard des autres !

LIEUVIN, *souriant.* — C'est donc cette façon que j'ai de m'attacher mon monde qui vous déplaît, Leblanc ?

LEBLANC. — Le jour de votre arrivée un capitaine vous a présenté le rapport des punitions, le budget de la cantine, un ordre de déplacement pour une voiture fourragère, etc. « Combien avez-vous de papiers de ce genre chaque jour ? lui avez-vous demandé. — Soixante, mon commandant ! — J'en supprime cinquante ! » Le capitaine vous a considéré comme un dieu... C'est trop facile !

LIEUVIN. — Il est beaucoup plus facile d'accumuler les papiers, de laisser ses gens périr d'asphyxie et de répondre : « Je ne veux pas le savoir ! »

LEBLANC. — A mon tour, je ne veux pas le savoir ! Ce sont des détails de méthode militaire. Je ne vous reproche pas de faire votre métier, Lieuvin, mais justement d'en sortir ! Cette façon que vous avez de « flairer » le pays, d'y dessiner d'avance des villes, des voies ferrées, des ports. Chacun son métier, commandant ! Gardez nos confins, pénétrez en territoires insoumis, défilez enfin sous un arc de triomphe, mais laissez-nous planter, bâtir, gouverner !

LIEUVIN. — C'est inséparable ! En prenant un repaire, le chef militaire pense au marché qu'il y établira ensuite et il ne le prend pas de la même façon ! C'est moi qui tiens la massue, Leblanc : c'est moi seul qui peux tout obtenir *en ne m'en servant pas !* Votre prestige coûte de l'argent, le mien économise des vies humaines. Les forts sont doux, eux seuls.

LEBLANC. — Je sais ce que vous avez fait au Tonkin et au Maroc, c'est... c'est historique ! Mais ici le problème est tout autre, Lieuvin, et je le connais mieux que vous...

LIEUVIN. — Vous le connaissez du fond de votre palais et de vos règlements ! C'est vous le seigneur hautain et c'est moi le piéton ! Croyez-moi, il est bon de descendre jusqu'aux hameaux et de prendre l'avis du porteur et celui du mendiant...

LEBLANC, *calmement.* — Possible ! Mais je suis le maître ici, jusqu'à nouvel ordre. Vous voyez, je le dis sans orgueil aucun, car je ne suis le maître qu'à l'ancienneté ; le maître, mais à condition d'obéir. C'est moi qui fais tracer les routes et bâtir les villes, pas vous !

LIEUVIN, *avec véhémence.* — Alors, faites-le ! Rien n'avance ici, sauf le temps ! Les quelques routes que vous commencez seront trop étroites dans cinq ans ! Votre nouveau port est la maquette de celui qu'il faudrait ! Et ces coupes désordonnées en forêt ! et ces bâtiments du style casernes ! Vous voyez tout cela, Leblanc ? vous commandez tout cela ?

LEBLANC. — J'exécute.

LIEUVIN. — Mais les gens des bureaux ne peuvent pas savoir ! Pour eux ce pays-ci n'a jamais existé que sur des cartes ! Pour eux le soleil, c'est une adjudication de casques ; les serpents, une caisse de sérum ou un lot de cercueils ; la forêt, c'est du fret : des stères de bois précieux ; et les Noirs, des conscrits, de futurs contribuables ! Mais pas pour vous, Leblanc, tout de même ?

LEBLANC, *après un silence.* — Pour moi, l'Afrique n'est ni une vocation ni une aventure ; c'est un métier. La suite des circonstances m'ont placé ici est parfaitement médiocre.

LIEUVIN, *sincère.* — Doit-on vous plaindre ?

LEBLANC. — Non, puisque je ne m'en plains plus ! Je ne voudrais pas, non plus, Lieuvin, que ma carrière fût cassée, de loin, sur un coup de dés de la politique ; mais je ne veux pas davantage engager ma vie, mes nuits, mon âme dans la construction d'une ville !

LIEUVIN. — Ni dans la fondation d'un empire ?

LEBLANC. — Ni dans la fondation d'un empire ! Je ne tiens pas à figurer dans le dictionnaire...

LIEUVIN, *après un silence.* — Vous me croyez ambitieux ?

LEBLANC. — Vous l'avez cru vous-même ! Vous vous mésestimiez. Non, c'est bien autre chose : vous êtes un grand homme, Lieuvin ! vous m'effrayez.

LIEUVIN, *haussant les épaules.* — Allons ! Je vous parle un langage humain, moi ! Voir grandir chaque arbre, chaque avenue, chaque ville avec un sentiment paternel. Lire sa réussite dans les yeux de ses gens et non dans le *Journal officiel* ! Ah ! Leblanc, leur dévouement, leur frémissement d'obéissance ! Savoir qu'on trouvera toujours des volontaires !

LEBLANC, *s'écarte de lui.* — C'est cela qui est effrayant ! Le grand homme brûle tous ceux qu'il touche.

LIEUVIN. — Il les enflamme !

LEBLANC. — Il les consume. Ce père est un assassin.

LIEUVIN. — Et s'ils préfèrent cela ? une vie passionnante ? une haute flamme, et pas le feu doux ? l'eau qui chante, et pas le bain-marie ?

LEBLANC, *sèchement.* — Pas moi. *(Silence. Plus calmement :)* Vous ne m'enrôlerez pas, commandant ! J'ignore encore pourquoi l'on vous maintient dans ces régions après que vous en avez achevé la pacification. Si on veut vous les donner, je m'en irai ; avec un très vif déplaisir, mais je m'en irai plutôt que de travailler avec vous : j'ai l'horreur du grand homme. Entre le Père de Foucauld, Schweitzer et vous, je n'ai pas de chance !

LIEUVIN, *souriant.* — Vous voyez des héros partout ! Vous avez la tête épique.

LEBLANC. — Non, j'ai l'instinct de conservation ! L'air autour de vous trois est irrespirable

errier, c'est la folie de la croix ! Vous, la folie e la grandeur ! Schweitzer...

LIEUVIN, *l'interrompant.* — Épargnez du moins docteur, et souhaitez-nous son équilibre et son fficacité !

LEBLANC, *poursuivant.* — Schweitzer, c'est le éros national protestant.

LIEUVIN, *ironique.* — Car le protestantisme est ne patrie ?

LEBLANC. — Très exigeante et très jalouse ! Avec son armée du salut, ses héros en col dur, es spécialités nationales : l'homéopathie, le fémiisme, l'abstinence. Moi, je flaire les protestants omme d'autres les juifs ; je les reconnais à leur aïveté roublarde, à leur snobisme de l'Évangile t surtout à ceci, Lieuvin : que non contents d'avoir aison, ils veulent encore vous le prouver.

LIEUVIN, *sèchement.* — Vous êtes venimeux !

LEBLANC. — Le terrible venin de la clairoyance... Ils sont simples, les poisons des sorciers le cette forêt ! Ce sont pourtant les plus foudroyants du monde.

LIEUVIN, *changeant de ton.* — Honnêtement, ue faites-vous pour Schweitzer ?

LEBLANC. — Je le tolère. *(Geste de Lieuvin.)* N'oubliez pas que le docteur est Alsacien, c'est-à-dire sujet allemand.

LIEUVIN, *indigné.* — Leblanc !

LEBLANC, *poursuivant.* — ... Et que nous pouvons demain être en guerre avec l'Allemagne !

LIEUVIN. — Pour libérer l'Alsace, justement !

LEBLANC. — Bien sûr. *(Silence.)* A propos, comment dit-on « revanche » en allemand ?

LIEUVIN, *avec feu.* — Le docteur Schweitzer est si peu sujet allemand qu'il s'est installé ici, dans le Gabon, et non au Togo ou au Cameroun.

LEBLANC. — Il a choisi la pire région. Cette race de colombes ne fait son nid que dans les ñguiers maudits. Quand il mourra, il demandera à Dieu, comme récompense, la permission d'installer ses baraques en enfer !

LIEUVIN. — Qu'est-ce qu'on pense de lui en haut lieu ?

LEBLANC. — Au ciel ?

LIEUVIN, *forcé de sourire.* — Non, à Paris.

LEBLANC. — On ne sait qu'en penser. La sympathie n'est pas une donnée politique. *(Silence.)* Je l'aide dans la mesure de mes moyens, mais c'est sans ordres.

LIEUVIN, *radouci.* — Pourquoi vous noircir toujours ?

LEBLANC. — Me noircir ? Je cherche seulement à ne pas me griser : ni attendrissement ni enthousiasme. Je n'accepte pas la fausse monnaie, surtout quand c'est moi qui la fabrique !

LIEUVIN, *après un regard vers la porte de droite.* — Le docteur vous attendait ce soir ?

LEBLANC. — Oui, pour un inventaire. Les transports sont embouteillés par les menaces de guerre; Schweitzer est à bout de médicaments, presque à bout de ressources. *(Silence. Changeant de ton et lentement :)* Mais ce n'est pas pour lui que je viens ici

LIEUVIN, *qui a compris presque aussitôt.* — Ah ?

LEBLANC, *même jeu.* — Je vous l'ai dit, Lieuvin : je suis un homme, moi... Je ne suis qu'un homme.

LIEUVIN, *après un silence, le regardant fixement.* — Dans ce domaine nous sommes tous des hommes !

LEBLANC *le regarde un moment en silence, puis avec violence.* — Marie ?... Je m'en doutais ! Mais c'est tricher, Lieuvin ! Il faut choisir : Ferrier n'écrit même plus à sa famille ; Schweitzer a laissé sa femme et sa fille unique en Europe. Les héros vivent seuls. Vous jouez sur les deux tableaux, vous !

LIEUVIN. — Mais avec une seule carte.

A ce moment le docteur Schweitzer entre par la porte de droite.

SCHWEITZER, *allant à Leblanc.* — Ah ! monsieur l'administrateur, je ne vous espérais plus. *(Ils se serrent la main.)* Lieuvin, je viens d'examiner à fond le Père Charles. Je le supplie de se soigner : il sourit ! Vous, tâchez de le convaincre, si vous avez conservé quelque influence sur lui. *(A Leblanc :)* Connaissez-vous une race plus terrible que les gens qui sourient tout le temps ?

LEBLANC. — Ceux qui ne sourient jamais !

SCHWEITZER. — Nous avons besoin de M^lle^ Marie pour cet inventaire. Vous venez ?

LEBLANC. — Laissons les saint-cyriens ensemble : aucun de nous n'est de cette promotion !

Ils sortent. Lieuvin va vivement jusqu'à la porte de droite, qu'il ouvre.

LIEUVIN, *reculant d'un pas tant il est surpris.* — Ferrier !

LE PÈRE CHARLES, *paraissant sur le seuil.* — Lieuvin !

Leurs mains s'étreignent longuement. Silence.

LIEUVIN, *lentement.* — Méconnaissable ! Si, pourtant, les yeux : tu as toujours les mêmes yeux. Mais où est notre gros Ferrier ?

LE PÈRE CHARLES. — Vous m'appeliez tous déjà *le Père* Ferrier.

LIEUVIN. — La plus belle fortune de la promotion... Et je suis sûr que tu ne possèdes plus que cette robe !

LE PÈRE CHARLES. — Et quelques livres.

LIEUVIN. — Tes poètes latins, si joliment reliés ?

LE PÈRE CHARLES, *souriant.* — Ce ne sont plus les mêmes !

LIEUVIN, *continuant.* — Et, derrière la rangée, un pâté de foie gras et une bouteille de chambertin, toujours !

LE PÈRE CHARLES, *à mi-voix.* — Tais-toi !

LIEUVIN, *même jeu.* — A la porte un coupé bien bas afin — comme tu le disais — de ne pas se fatiguer à lever le pied !

LE PÈRE CHARLES, *criant.* — Tais-toi ! *(Confus, à mi-voix :)* Pardonne-moi...

LIEUVIN, *changeant de ton.* — C'est moi qui m'excuse, Ferrier ! *(Silence.)* Mais je voudrais savoir : pour arriver là quelle route as-tu suivie ?

LE PÈRE CHARLES. — J'ai marché sur les flots...

LIEUVIN. — Quoi ?

LE PÈRE CHARLES. — Tu te rappelles l'Évangile ? Quand on a entendu distinctement le « Viens ! » sorti de la bouche de Dieu, il suffit de marcher, sans l'ombre d'inquiétude, même si cela paraît une folie.

LIEUVIN. — Je savais bien que tu irais jusqu'au bout ! Mais de quel chemin ? Ça, je l'ignorais.

LE PÈRE CHARLES, *après un instant.* — Je te déçois, Lieuvin ?

LIEUVIN, *lentement, le regardant en face.* — Non, tu m'irrites un peu. Ce passage d'un excès à un autre, tout aussi voyant...

LE PÈRE CHARLES. — Je suis « voyant », moi ?

LIEUVIN. — Oui. Dans ce siècle-ci un ermite, c'est voyant ; un homme qui se cache, qui fuit le troupeau, cela se désigne du doigt. *(Bref silence.)* Tu étais snob, Ferrier, on peut le dire ! Es-tu sûr que... ?

Il s'interrompt.

LE PÈRE CHARLES, *souriant.* — Veux-tu que je t'aide ? Tu te demandes si dans mon « cas » il n'entre pas un... snobisme de l'humilité ? Peut-être. Dieu ne fait pas le détail : il nous engage tout entier, bon et mauvais, dans son combat. Une bûche qu'on met au feu, les vers qui la dévoraient grillent avec elle !

LIEUVIN. — Tu n'as donc pas trouvé d'ordre assez... mortifiant, de règle assez dure pour toi ? *(Le Père fait non de la tête.)* Enfin ! il n'y aurait pas de roi si ses partisans n'étaient pas plus royalistes que lui !... Mais tu vis en marge de l'Eglise, avec ta légende individuelle. Toi, l'officier, tu n'es qu'un franc-tireur...

LE PÈRE CHARLES, *à mi-voix.* — Le franc-tireur de Dieu... *(Changeant de ton :)* Réunis des francs-tireurs, dote-les d'un uniforme et d'un règlement : cela donne un régiment d'élite. *(D'une voix sourde :)* Mais mes supérieurs me refusent la joie..., non ! l'orgueil d'être un fondateur d'ordre.

LIEUVIN. — Le supplice de l'obéissance ? Je le connais aussi... Mais la seule revanche est l'action forcenée ! et là tu me déçois, Ferrier ! Je t'imaginais évangélisant des contrées entières, plantant ta croix partout...

LE PÈRE CHARLES, *souriant.* — ... Et organisant le terrain conquis, mon commandant ! Non, je n'en suis pas là...

LIEUVIN. — Chiffres en main, Leblanc m'assure que, de tous, tu es le missionnaire qui compte le moins de conversions à son actif ! *(Le Père Charles fait signe que c'est vrai.)* Alors ?

LE PÈRE CHARLES. — Je les apprivoise... Je fraternise... Je ne leur apprends pas, je leur *prouve* que nous sommes tous frères en Dieu...

LIEUVIN. — Tu n'obtiendras rien si tu ne te fais pas... Leblanc dirait : craindre ; moi je dis : respecter !

LE PÈRE CHARLES. — Moi, je dis : aimer... Laisse donc ! Je prépare la terre: d'autres pourront semer ; d'autres encore moissonneront. On fait du bien dans la mesure de ce qu'on *est,* Lieuvin : il faut que je travaille encore à ma conversion personnelle avant de prétendre...

LIEUVIN, *l'interrompant avec douceur.* — Mon vieux Ferrier, regarde-nous ! regarde-toi !

LE PÈRE CHARLES, *fermant les yeux, à mi-voix.* — Je me vois...

LIEUVIN. — La mort a déjà choisi sa place en nous : elle y fait son nid, Ferrier ! Chaque nuit elle apporte sa brindille ! La fin est commencée pour nous... Ne perds plus ton temps !

LE PÈRE CHARLES, *sans répondre.* — Elle couve longtemps, la première flamme ! elle est longue à prendre... mais l'incendie s'étendra d'un seul coup !

LIEUVIN. — Connais-tu encore le prix du temps ?

LE PÈRE CHARLES, *doucement.* — On l'apprend mieux en priant six heures de suite qu'en se tuant à l'action...

LIEUVIN. — Fais vite, cependant, Ferrier ! Les Noirs t'adorent : un seul mot de toi les rallierait tout à fait à la France...

LE PÈRE CHARLES, *fermement.* — Ce n'est pas ma mission ! Il s'agit pour moi de les rallier Christ.

LIEUVIN. — C'est la même chose.

LE PÈRE CHARLES, *obstiné.* — Dans la mes où la France poursuit sa mission, oui ! Si cherche seulement à recruter des soldats, non !

LIEUVIN, *souriant.* — Quoi ! « la fille aînée l'Eglise » ?

LE PÈRE CHARLES. — Même pas ! Simplement mère de ces peuples enfantins : une mère qui v que ses enfants l'égalent et qui se résout mêm ce qu'ils la dépassent un jour, s'ils le méritent.

LIEUVIN, *amèrement.* — Explique donc cela M. Leblanc !

LE PÈRE CHARLES, *hochant la tête.* — M. Lebl est très intelligent...

LIEUVIN. — Très ! mais il ne fera jamais ri parce qu'il lui manque cette parcelle d'amour s laquelle aucune œuvre humaine...

LE PÈRE CHARLES *l'interrompt et lui saisit mains.* — Lieuvin ! Cette parole... Enfin, je retrouve !

LIEUVIN, *avec une ombre de tristesse.* — Tu s ce que j'ai fait. Tu croyais donc que c'était ambition ?

LE PÈRE CHARLES, *avec hésitation.* — Non, m je ne te reconnaissais pas entièrement...

LIEUVIN, *après un instant, d'une voix sourde.* C'est que je ne crois plus, Ferrier ! Je ne cr plus !

LE PÈRE CHARLES, *fortement.* — Ingrat ! Qui montré le chemin et donné le départ ? Qui donné faim et soif de justice ? Le Christ !

LIEUVIN. — C'est le Christ ! Mais je ne cr plus, Ferrier : il y a trop de mystères, trop d'e gences...

LE PÈRE CHARLES. — Comme si tu valais quelq chose, toi, sans tes exigences ? Prodigue ! Tu pris ta part d'héritage et tu es parti à la conqu du monde !... Va, le Père t'attendra jusqu'au d nier instant...

LIEUVIN, *ému.* — Charles, Charles...

LE PÈRE CHARLES. — Tu n'es pas malheure Lieuvin : les plaisirs sont les signes des puissanc Mais la joie, si tu savais, la joie...

Sa voix s'étrangle, il défaille et doit s'asseo il a du mal à respirer.

LIEUVIN, *inquiet, se penche sur lui.* — Qu'y a-t mon vieux ? Allons !...

LE PÈRE CHARLES, *avec peine.* — J'ai parlé, ce nuit, plus qu'en des mois et des mois... Je s comme épuisé... C'est stupide...

LIEUVIN. — Ce qui est stupide, c'est de ne te soigner ! Schweitzer est inquiet...

LE PÈRE CHARLES, *montrant ses jambes et bras.* — Regarde-moi, Lieuvin ! Quelle souch Quelles racines ! Les arbres meurent debout ! je me couche, c'est qu'on m'aura abattu...

LIEUVIN, *essayant de plaisanter.* — Pas d'ab don de poste, lieutenant de Ferrier ! Vous é l'ambassadeur de Dieu dans ce pays plus vaste la France !

LE PÈRE CHARLES. — Deux hommes pour rôle : Schweitzer et moi, inséparables et incon liables, comme l'âme et le corps... Chaque hom ne représente jamais que la moitié du Chri chaque homme ne remplit jamais que la moitié son destin...

Lieuvin, *après un instant.* — La moitié de son destin, dans tous les domaines ?

Le Père Charles, *fermement.* — Dans tous les domaines.

Lieuvin, *avec hésitation.* — Ainsi, Ferrier — ce que je te demande est grave ! — un homme tel que toi peut-il se marier ?

Le Père Charles. — Il y a vingt-cinq ans que tu l'es, Lieuvin ! Tu as épousé ton ambition ; tu vois grandir vos beaux enfants : des villes, des pays entiers !

Lieuvin, *avec violence.* — Non, non ! Une vraie famille ! et voir grandir de vrais enfants !

Le Père Charles, *très doucement.* — Je crains que non, Lieuvin. Il faut choisir...

Lieuvin, *même jeu.* — Choisir, c'est sacrifier ! Et si je ne le veux pas, moi ?...

Le Père Charles. — Alors ce sont les événements qui choisiront à ta place. Quelle humiliation !...

A ce moment le docteur Schweitzer entre seul.

Lieuvin, *à Schweitzer, un peu trop vivement.* — Où sont les autres ?

Schweitzer. — Ils achèvent l'inventaire des médicaments. Mais celui des finances est plus désastreux encore !

Le Père Charles. — Alors ?

Schweitzer. — Alors le moyen habituel : une tournée de conférences et des récitals d'orgue dans toutes les capitales d'Europe et revenir avec deux cents caisses de pharmacie... Mais M. Leblanc prétend que, cette fois, je n'aurai même pas le temps d'arriver !

Le Père Charles. — La guerre ?

Schweitzer. — La guerre !

Lieuvin, *avec irritation.* — Comme chaque été depuis quatre ans ! C'est le cycle : les primevères, le muguet, les cerises, la guerre...

Schweitzer. — Même ici, où les saisons sont bouleversées, elle seule est fidèle ! *(Silence.)* Commandant, est-ce que vous croyez... *(il hésite à poursuivre)* que les Allemands mobiliseront les Alsaciens ?

Lieuvin. — Contre la France ? Ils en ont le droit.

Le Père Charles, *pour rompre le silence.* — Cette guerre, Lieuvin, en étions-nous assez impatients, aux temps de l'école !

Lieuvin hausse les épaules.

Schweitzer, *le regardant et s'obligeant à sourire.* — Si les militaires n'aiment plus la guerre, à présent !...

Le Père Charles, *doucement.* — Vous aimez la maladie, vous, docteur ?

Schweitzer. — Je ne l'aime pas ; mais enfin elle, du moins, n'est pas une invention des hommes !

Lieuvin, *lentement.* — Essayons d'être justes. La guerre compte plus de héros à son actif que la paix...

Schweitzer. — Oui. Il y a aussi des gens qui n'ont jamais été aussi beaux que sur leur lit de mort !

Le Père Charles. — C'est le grand piège : les hommes en guerre sont en paix avec Dieu...

Schweitzer. — Je sais. *(Avec feu :)* Mais, si aimer un être c'est aimer jusqu'à ses défauts, détester c'est haïr jusqu'aux qualités mêmes. *(Lentement :)* Je déteste la guerre.

Le Père Charles. — Vous comme médecin, moi comme prêtre, et toi, Lieuvin, sinon comme militaire, du moins comme constructeur...

Schweitzer, *d'une voix altérée.* — Si je quittais mon hôpital, les termites détruiraient ses trente bâtiments en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour édifier chacun d'eux !

Le Père Charles. — Si nous quittions ce pays, aussitôt les idoles, les sacrifices humains...

Lieuvin, *l'interrompant.* — Moi, je ne perdrais que mes plans, mes espoirs. *(A mi-voix :)* Mais n'est-ce pas justement plus cruel ?

Le Père Charles. — La ruine ou le dénuement ?

Schweitzer. — Perdre un enfant ou apprendre qu'on n'en aura jamais : oui, quel est le plus cruel ?

Lieuvin, *après un silence, changeant de ton.* — Allons, ce n'est pas encore la guerre puisque nous parlons de nos pensées au présent et de nos actes au futur ! En temps de guerre on agit au présent, on parle au passé... Profitons bien de ces heures d'inquiétude et d'incertitude : c'est peut-être ce qu'on appellera le bonheur d'ici peu !

Schweitzer, *après un silence.* — Commandant, je suis réduit ici à ne vivre que de rumeurs. Est-ce que je puis compter sur vous si jamais...?

Il n'achève pas.

Lieuvin. — Demain je vous envoie un coureur qui vous portera les vraies nouvelles. Et si elles sont graves, je serai là moi-même demain soir.

Le Père Charles. — Et moi je reste, Schweitzer, avec votre permission. Il y a longtemps que j'ai promis ma visite à certains de vos malades.

Schweitzer. — Parfait ! Je pourrai vous mettre au régime. Vous vous gardez bien de me réclamer les médicaments que je vous ai prescrits, hein ?

Le Père Charles. — Mais vous en manquez !

Schweitzer. — Allons, allons ! Venez par ici...

Il l'entraîne vers son bureau et la petite armoire à pharmacie dans laquelle il cherche des fioles et des tubes. Peu après entrent par le fond Marie, une liasse de papiers à la main, puis Leblanc. Elle se dirige vers le docteur Schweitzer ; Leblanc va vers Lieuvin, resté seul à l'extrême gauche.

Marie, *remettant les papiers à Schweitzer.* — Voici l'inventaire, docteur.

Ils examinent ensemble les feuillets, tandis que le Père Charles étudie avec méfiance les remèdes que Schweitzer vient de lui remettre.

Leblanc, *à Lieuvin, à mi-voix.* — Compliments, Lieuvin ! Vous avez gagné. Mais doit-on féliciter le tricheur lorsqu'il gagne ?

Lieuvin, *avec hauteur, à mi-voix.* — Comment ?

A ce moment monte au dehors un chant indigène extrêmement triste. Tous se retournent vers la porte du fond.

Marie *tressaille et demande d'une voix angoissée.* — Qu'est-ce que c'est ?

Schweitzer, *impérieusement.* — Chut ! *(Il écoute un instant. Le chœur est plus net.)* Non, mademoiselle Marie, pas ce que vous craignez ! *(Expliquant aux autres :)* Quand un de nos malades meurt, sa famille, qui l'entoure, chante une mélopée sinistre. Mais ce n'est pas cela...

Leblanc *à Lieuvin, à mi-voix.* — Je viens de parler seul avec M^lle^ Marie. Vous m'avez devancé !

LIEUVIN, *même jeu.* — Vous l'ai-je caché ?

LE PÈRE CHARLES, *entr'ouvrant la porte du fond.* — Ce chant-là monte du fleuve.

LEBLANC. — Des pirogues, à cette heure ?

SCHWEITZER. — S'ils cherchent l'hôpital, il y a la lanterne au débarcadère, comme d'habitude !

MARIE, *qui est allée regarder par la porte du fond.* — Non, Bonzo a dû l'oublier ce soir. Je sors l'allumer...

Elle prend une des lampes de la pièce et va pour sortir.

LE PÈRE CHARLES, *l'arrêtant.* — Laissez ! Ceux qui passent la nuit à l'hôpital vous doivent un travail : laissez-moi ce petit travail !

Il lui prend la lampe des mains et sort dans la nuit. Le chant, qui s'est constamment rapproché, cessera peu après.

SCHWEITZER, *à Leblanc.* — Passerez-vous aussi la nuit ici, monsieur l'administrateur ?

LEBLANC. — Merci. Certainement pas ce soir !

SCHWEITZER. — Mais vous arriverez avec le jour...

LEBLANC. — Comme les événements !

LIEUVIN. — Vous y croyez vraiment, Leblanc, cette fois ?

LEBLANC. — Cette fois, oui.

SCHWEITZER. — Les indigènes aussi ! La forêt entière est nerveuse...

LIEUVIN. — Parce que nous le sommes un peu trop ! *(A Leblanc :)* Rentrons ensemble, Leblanc : l'aube ne nous trouvera pas tout à fait les mêmes... Venez !

LEBLANC. — Non, Lieuvin : nous n'avons pas du tout la même allure... *(A Schweitzer :)* Demain je vous ferai porter de la quinine et de l'alcool. Ou plutôt je vous les porterai moi-même.

SCHWEITZER. — Vous-même ? Sûrement pas ! Cela n'a pas une telle importance.

LEBLANC, *regardant Marie.* — Une très grande importance pour moi. *(Avec un geste circulaire :)* Bonsoir !

Il sort.

SCHWEITZER. — Je vous accompagne.

Il sort à son tour. Lieuvin et Marie restent seuls. Marie gagne rapidement la porte de droite, mais Lieuvin l'arrête.

LIEUVIN. — Marie !

MARIE, *à mi-voix.* — Demain...

LIEUVIN. — Je ne veux pas apprendre votre décision par Leblanc ! Je n'aime pas ce jeu de miroirs !

MARIE, *cachant son visage dans ses mains.* — Et moi je veux la paix ! Je veux être seule, être seule !

LIEUVIN, *doucement, après un silence.* — C'est l'action, c'est le jour qui porte conseil, pas la nuit. A demain soir, Marie.

SCHWEITZER, *paraissant sur le seuil, la tête tournée vers la nuit.* — Voici le Père Charles qui revient. *(A Lieuvin, qui sort :)* Je compte sur vous si jamais...

LIEUVIN. — Bien sûr !

Il sort. On l'entend qui crie : « Bonsoi Ferrier ! » *Puis :* « Debout, mes enfants, no partons ! »

Le Père Charles paraît sur le seuil, un pe essoufflé.

LE PÈRE CHARLES. — Venez, Schweitzer ! I sont sept dans une pirogue. Des hommes q doivent venir de très loin : je comprends mal le langage. *(Bref silence.)* Des monstres, Schweitze

MARIE. — Quoi !

LE PÈRE CHARLES. — Couverts de tumeu énormes, n'ayant plus forme humaine. Cet barque, dans la nuit, remplie d'animaux a regards d'hommes, c'est horrible !

SCHWEITZER, *calmement.* — C'est fréquent. J' opéré des tumeurs de 20 kilos, ici. L'Afrique, c'e l'Europe vue à travers une loupe ; l'enfer, c'est vie vue à travers une loupe.

MARIE, *à mi-voix.* — Le ciel aussi, je pense.

SCHWEITZER. — Demain, je les opérerai to les sept.

LE PÈRE CHARLES. — Tous les sept ! demain

SCHWEITZER. — Il n'y a pas de raison qu'auc d'eux souffre un jour de plus que les autres. N me dites pas que Dieu le veut, Père Charles ! vais les accueillir. Bonsoir.

Il sort.

MARIE, *violemment.* — Dieu ! Dieu ! Mais c souffrances, ces laideurs, mais la guerre témoigne contre Dieu ! Que répond-il ? Que répondez-vou

LE PÈRE CHARLES. — Vous aurez des enfan un jour. Et ils souffriront de maladie sous v yeux, et vous serez désarmée. Alors ils vo regarderont comme vous me regardez en moment. Que répondrez-vous ?

MARIE. — Que donner la vie, c'est juste êt aussi fou que Dieu !

LE PÈRE CHARLES. — « Juste être aussi fou qu Dieu »... Que ce soit notre prière du soir ! Bon nuit, mademoiselle Marie.

MARIE. — Où allez-vous dormir ?

LE PÈRE CHARLES. — Là, sur le sol, devant baie. Et la face tournée vers les étoiles, comme l bergers ! comme les mages !

Marie a pris à la main la lampe qui était s la table du docteur. Il n'en reste plus qu'u qui éclaire singulièrement le Père. Marie dirige vers la droite.

MARIE. — Noël ? *(Elle détache machinalemen une feuille du calendrier mural et lit à hau voix :)* 2 août 1914... Noël est loin !

LE PÈRE CHARLES, *fortement.* — Non ! C'est merveille du Christ : on peut être sauvé, Mari on peut renaître à tout moment. Pour les homme c'est chaque jour Noël !

A ce moment éclate au loin un tam-ta pressant. Le Père Charles et Marie s'imm bilisent pour écouter, puis se regardent silence. Marie fait un geste d'impuissance se dirige vers la droite. Le Père Charl fait un grand signe de croix et s'agenouill tandis que se ferme lentement le

RIDEAU

ACTE II

Le même décor. La nuit suivante, vers 11 heures. Avant que le rideau s'ouvre, on entend un tam-tam lointain.

MARIE, *se tournant vers Leblanc après un silence.* — Vous voulez vraiment que je vous réponde ?

LEBLANC. — Non : seulement savoir pourquoi vous ne me répondez pas !

MARIE. — Je ne veux pas jouer à l'île déserte.

LEBLANC. — Ce qui veut dire ?

MARIE. — Que je suis la seule femme blanche ici. Sur qui d'autre jetteriez-vous les yeux ?

LEBLANC. — Vous voulez vous battre !

MARIE. — Être choisie. *(Leblanc sourit.)* Mettons que je sois orgueilleuse !

LEBLANC, *doucement.* — Mais vous l'êtes.

MARIE, *avec véhémence.* — Comment le sauriez-vous ? Que savez-vous de moi, tous ?

LEBLANC. — Tous ? Vous parlez à moi seul, Marie : à moi qui viens de faire cinq heures de brousse, même aujourd'hui, pour vous voir seule. *(Silence. Doucement :)* Il n'y a pas le monde entier, d'un côté, et Mlle Marie, de l'autre...

MARIE, *souriant.* — Mettons que je sois égoïste !

LEBLANC, *grave.* — Vous l'êtes.

MARIE, *même jeu.* — Orgueilleuse ? Egoïste ? Alors je vous trouve un étrange homme de faire cinq heures de brousse pour...

LEBLANC, *même jeu, lentement.* — Parce que c'est vous que j'aime : telle que vous êtes, tel que je suis...

MARIE, *durement.* — Tel que vous voulez paraître et telle que vous me croyez !

LEBLANC, *à mi-voix.* — Soyez donc simple ! Notre temps est peut-être compté.

MARIE, *continuant.* — L'infirmière au grand cœur, la femme qui a renoncé à tout pour venir soigner les nègres, c'est beau, n'est-ce pas ?

LEBLANC. — C'est singulier.

MARIE. — Suspect ?

LEBLANC, *après un bref silence.* — Oui, parce que vous n'en paraissez pas heureuse. Ceux qui commettent une grande folie en restent joyeux ou paisibles. Sinon...

MARIE, *à mi-voix.* — Sinon ?

LEBLANC, *la regardant en face.* — Ce n'était peut-être qu'un grand calcul.

MARIE, *avec un sourire mal assuré.* — Ainsi, moi, par exemple ?

LEBLANC. — Imaginons que vous ayez éprouvé une vive déception en Europe : je vous crois trop sincère pour faire bonne figure, mais trop orgueilleuse pour ne pas vouloir sauver la face !

MARIE. — En allant au bout du monde ?

LEBLANC. — En camouflant cette fuite en vocation.

MARIE, *violemment, après un silence.* — Et quand cela serait ?

LEBLANC, *très vite.* — Je ne vous en aimerais que davantage, moi !

MARIE, *avec ironie.* — Je sais : dans tout homme il y a un consolateur qui sommeille !

LEBLANC. — Vous consoler ? Non ! Vous n'êtes pas de la race qui oublie, mais de celle qui efface.

MARIE, *même jeu.* — L'orgueil toujours !

LEBLANC, *amer.* — Et c'est pourquoi le commandant Lieuvin a tant de prix à vos yeux : on peut *revenir* au bras d'un tel homme !

MARIE, *essayant de l'interrompre.* — Vous ne...

LEBLANC, *poursuivant.* — Schweitzer était déjà un alibi. Mais Lieuvin !

MARIE, *sèchement.* — Vous n'oubliez que ceci : j'aime le commandant Lieuvin.

LEBLANC, *blessé.* — Allons, vous l'admirez ! Il vous attire ! Le fer n'aime pas l'aimant ! *(Silence.)* Moi, je vous aime, Marie. Moi, je cesse d'écrire, je regarde l'heure et je pense : « En ce moment elle se dirige vers le fleuve... » Ou bien : « Sa main, sa longue main touche le front d'un malade... » *(Baissant la voix.)* Jamais, depuis un an, je n'ai laissé passer l'heure de votre sommeil sans fermer les yeux, sans vous dire bonsoir.

MARIE, *touchée.* — Mais... si je ne vous aime pas, moi !

LEBLANC, *très vite.* — Je ne vous demande pas de m'aimer ! *(lentement :)* mais seulement de vous réveiller. Vous vivez comme une somnambule entre de grandes statues : Schweitzer, Ferrier, Lieuvin, et des corps gémissants. Vous ne savez plus ce qu'est un être humain. Ouvrez les yeux !

MARIE, *essayant de plaisanter.* — C'est pourtant ici le lieu le plus « humain » de toute l'Afrique, tout le monde le sait !

LEBLANC. — Un endroit où vous n'appelez personne par son prénom, que les domestiques ! Un endroit sans enfants !

MARIE, *souriant et montrant la porte de droite.* — Si, un petit malade, là...

LEBLANC. — Vous les aimez, Marie, vous les aimez ! Alors prenez garde : les grands hommes n'ont pas d'enfants. Ils chérissent, eux aussi, ce qui leur donne du mal et leur survit : mais ce sont des livres, des lois, des bâtisses. Mme Schweitzer et sa fille comptent-elles auprès de l'hôpital ?

MARIE. — Vous êtes injuste !

LEBLANC. — Oui, depuis une minute ; et vous depuis un an...

MARIE, *souriant.* — Parce que je ne vous aime pas ?

LEBLANC. — Parce que vous le dites en souriant !

MARIE. — Mais...

LEBLANC, *poursuivant.* — Parce que vous croyez que je joue à l'île déserte en venant ici fidèlement ! *(Doucement :)* Mais, Marie, je pourrais être rentré en France depuis des mois. La France n'est pas une île déserte !

MARIE. — Ecoutez...

LEBLANC, *impérieux.* — Non, ce soir, c'est *vous* qui m'écoutez ! *(Plus doucement :)* Et je vous supplie de prendre votre décision *ce soir*, avant que les événements viennent tout fausser avec leur lumière de théâtre ; avant que nous devenions tous des acteurs dont chaque mot compte et dont chaque geste fait une ombre.

MARIE. — Allons ! quelle importance a notre problème en face de la guerre ?

LEBLANC. — Oui, qu'est-ce qu'un arbre en face de l'incendie ? *(Silence.)* Je porte sur moi une enveloppe cachetée à n'ouvrir qu'en cas de déclaration de guerre. Elle fera de moi un arbre vivant ou du bois à brûler.

MARIE. — Est-ce que le commandant Lieuvin... ?

LEBLANC. — ... A aussi reçu des ordres secrets ? Sans doute, mais qu'ont-ils à faire avec votre déci-

sion ? *(Silence de Marie. Lentement :)* Vous pensez : « Enfin une vraie rivale : la guerre ! » C'est cela ?

MARIE, *vivement.* — Pas du tout !

LEBLANC, *lui prenant le poignet.* — Ah ! non, Marie ! Pas vous ! Pas dans ce piège-là ! ce piège enfantin...

MARIE, *hochant la tête.* — Enfantine, la guerre ?

LEBLANC. — Oui, une image d'Epinal : des couleurs trop violentes et qui tombent toujours à côté des dessins ! La guerre décale tout. Rien que des héros et des traîtres : quel mélo !

MARIE, *ironique.* — Car je dois *aussi* me méfier des héros ?

LEBLANC. — Oui, et encore de ceux qui les admirent : ils appellent héros ceux qui acceptent de mourir à leur place. *(Silence. D'un autre ton :)* Je vous mets en garde contre tout ce qui n'est pas à l'échelle humaine, Marie ! contre tout ce qui nie ou fuit le bonheur !

MARIE, *le regardant bien en face.* — Vous croyez donc au bonheur ?

LEBLANC, *après un silence, à mi-voix.* — Je ne sais pas... J'ai été très bien élevé : on a tout fait pour m'en dégoûter ! Mais je veux essayer, au moins une fois, et ce sera avec vous. *(Lui tendant la main :)* Donnez-moi votre main !

MARIE, *lui tendant la main et souriant.* — Je vous la donne, mais je ne peux pas vous la promettre ! *(Silence.)* Quand le docteur Schweitzer et le Père Charles vous demanderont pourquoi vous êtes revenu ce soir, c'est cela que vous répondrez ? « Pour persuader cette jeune femme, au milieu d'une forêt invivable et le jour même où la guerre se déclare peut-être, pour persuader cette jeune femme que le bonheur existe ? »

LEBLANC, *changeant de ton.* — Non, Marie. Je viens offrir une protection armée.

MARIE. — Vous serez bien reçu !

LEBLANC. — Je m'en doute ! C'est le danger d'avoir beaucoup d'amis : on croit qu'on n'a pas d'ennemis. Schweitzer et le Père oublient que les grands sorciers régnaient sur cette forêt jusqu'à leur arrivée.

MARIE. — Quoi ! Ces ridicules animaux à plumes !

LEBLANC. — Des oiseaux de proie, oui ! Et qui flairent le sang pas encore répandu. Vous avez entendu ces tam-tams et ces cris toute la journée ? La guerre déchaîne ses folies avant de commencer ; c'est même cela qui la rend enfin inévitable.

MARIE. — A moins que ce ne soit la « protection armée » qui la rende inévitable ! *(Silence.)* Mais vous n'y pensez pas : toute la forêt adore le Grand Docteur Blanc. Et l'indigène envoyé pour abattre le Père Charles tomberait à ses genoux en le suppliant de le bénir !

LEBLANC. — Ecoutez ! dans mon enfance, une fois, j'ai vu un chien enragé. Un vieux compagnon : la veille encore je le caressais, il me léchait le visage. Le lendemain... *(Il s'interrompt. Silence.)* Je ne l'ai jamais oublié !

MARIE. — Vous raconterez cela au docteur ; mais je doute qu'il se laisse... vacciner !

Schweitzer et le Père Charles entrent par la droite.

SCHWEITZER, *allant à Leblanc.* — Monsieur l'administrateur ! Votre présence ici est rassurante.

MARIE, *à mi-voix.* — Ne croyez pas cela !

Elle s'assied près du bureau et classe des papiers. Elle parlera peu et chacune de ses interventions surprendra.

SCHWEITZER, *poursuivant.* — C'est très désagréable d'opérer sept heures de suite au son incessant d'un tam-tam dont on ne comprend pas le sens !

LEBLANC. — Il est pourtant clair : « Les Blancs sont venus ici nous empêcher de nous battre ; à présent, ils vont se battre entre eux !... »

SCHWEITZER. — A des milliers de kilomètres...

LE PÈRE CHARLES. — Peu importe ! Des enfants dont les parents « se font des scènes » — comme on dit si bien ! — ne vous étonnez pas qu'eux-mêmes se disputent !

MARIE. — M. Leblanc nous propose de faire garder l'hôpital par des soldats.

SCHWEITZER *éclate de rire, ainsi que le Père Charles, puis se maîtrise et dit, assez confus.* — Excusez-moi, mais l'idée de soldats, l'arme au pied, devant chacun de mes baraquements... *(Silence.)* Je n'avais pas ri depuis ce matin !

LEBLANC, *assez sèchement.* — Très heureux d'avoir traversé la forêt pour vous apporter ce moment de détente !

SCHWEITZER. — Je vous ai offensé... Pardonnez-moi, voulez-vous ?

LEBLANC. — Sérieusement, docteur Schweitzer, tendre la joue à gauche après la droite n'est pas une maxime compatible avec l'occupation coloniale.

SCHWEITZER, *posant sa main sur le bras de Leblanc.* — Plus sérieusement encore, monsieur Leblanc, des sentinelles gardant ma personne contre les indigènes, voilà qui est incompatible avec toute ma vie.

LEBLANC. — Je comprends très bien. Mais si une poignée de fanatiques attaquaient votre hôpital *(il se tourne vers le Père Charles)* ou votre ermitage...

SCHWEITZER, *souriant.* — Je me défendrais avec mes propres armes !

LEBLANC, *haussant les épaules.* — Vous êtes de bergers qui ne croyez pas au loup. Moi, je suis le chien qui aboie, et vous le faites taire. Tant pis pour vos brebis !

SCHWEITZER, *souriant.* — Entre chien et loup... entre chien et loup il y a l'homme ! J'ai confiance en l'homme.

LE PÈRE CHARLES. — Mon ermitage est ouvert nuit et jour, depuis deux ans : ouvert aux serpents, aux bêtes, aux hommes. Quand on a la chance de posséder Dieu, on ne le met pas sous clef, monsieur Leblanc. *(Silence.)* D'ailleurs...

Il ne poursuit pas.

MARIE, *doucement.* — D'ailleurs ?

LE PÈRE CHARLES, *confus.* — Rien...

LEBLANC, *violemment.* — Voulez-vous que j'achève ? « D'ailleurs, si des fanatiques attaquaient le Saint Sacrement que j'abrite, je ne ferais tuer avec joie ! » C'est cela ?

LE PÈRE CHARLES, *même jeu.* — Oui.

LEBLANC, *même jeu.* — Seulement ça ne résout rien ! ça ne sert à rien, sauf à assurer, pensez-vous, votre salut personnel et votre gloire éternelle ! Nous, nous restons sur la terre avec nos ennuis et toutes sortes de blâmes, éternels eux aussi ! Le malheureux Judas, le malheureux Pilate, le malheureux Cauchon, voués de toute éternité à leur besogne épouvantable ! à leur rôle de « faire valoir » ! Pas de martyrs sans bourreaux : mais

mort, le remords, la solitude des bourreaux, c'est un martyre autrement redoutable ! Y pensez-vous quelquefois ? Il faut des caves pourries et ténébreuses pour servir de fondations à vos cathédrales qui touchent le ciel !

Le Père Charles, *nettement.* — Non, monsieur Leblanc : si le martyr ne sauve pas son bourreau avec lui, il n'est pas au ciel, croyez-le bien ! (*Silence. Changeant de ton :*) Et, quant à notre mort, c'est la seule chose importante qui nous appartienne en propre, laissez-la-nous !

Leblanc. — Certainement pas !

Schweitzer, *souriant.* — Notre mort appartient à l'Etat, Père Charles, voyons ! A la campagne, quand quelqu'un se suicide, on appelle les gendarmes : comme pour un déserteur !

Leblanc. — Et, en ville, les pompiers : comme pour un sinistre ! « Mauvais exemple ! défense d'approcher ! » L'Etat aime les morts utiles, mais se méfie des morts exemplaires...

Marie. — Et vous ?

Leblanc, *se tournant vers elle.* — Moi ? Oh ! c'est toujours trop simple ! Moi, je déteste la mort tout court. Utile, utilisée, calculée, je la trouve humiliante. Inutile, gratuite, volontaire, je l'accepte mieux. C'est peut-être de l'orgueil...

Le Père Charles, *simplement.* — N'en doutez pas !

Leblanc. — Et pourtant n'y en a-t-il pas davantage à faire un marché de sa mort ? A l'offrir, comme font les chrétiens, en échange de telle ou telle ?

Le Père Charles. — Monsieur Leblanc, vous réalisez bien exactement cette parole des Evangiles : « A celui qui n'a rien on ôtera même ce qu'il a... » (*Il porte les mains à sa poitrine.*) Ce souffle, cette vie est vraiment tout ce que je possède. Laissez-moi sinon la supprimer, du moins l'échanger !

Leblanc. — Contre celle du docteur, par exemple ?

Le Père Charles, *avec simplicité.* — Certainement.

Schweitzer, *vivement.* — Certainement pas, Père ! Ne recommençons pas cette discussion ! Vous êtes aussi utile que moi.

Le Père Charles. — Tellement plus facile à remplacer ! Des fous de ma sorte, l'Eglise en regorge ; des fous de la vôtre, la société n'en est pas riche, Schweitzer...

Leblanc. — Vous êtes bien obligeants, tous les deux ! Mais enfin si vous conserviez la vie l'un *et* l'autre, ce serait encore plus simple ! Vous avez ri de ma proposition, tout à l'heure ; je pourrais rire, moi, de vos petits marchandages avec le ciel !

Schweitzer. — Etes-vous chrétien, monsieur Leblanc ?

Leblanc. — En France on est chrétien comme on a des cheveux : catholique comme on est brun, c'est la majorité ; protestant comme on est blond, et ça va par régions. En France, ceux qui se convertissent se font remarquer comme les gens qui portent perruque ou se teignent les cheveux !

Schweitzer, *souriant.* — Ce n'est pas la réponse que j'attendais en vous demandant...

Leblanc. — Si je suis chrétien ? (*Vers le Père Charles :*) Assez pour vous comprendre, Père ; et trop peu pour ne pas m'effrayer de cette somme de promesses, de gages, de réclamations que représentent les relations de chacun d'entre vous avec Dieu... Ce marché de gré à gré où vous faites les deux voix ! Ce numéro de ventriloque ! (*Désignant le ciel :*) Lui, vous l'habillez de colère ou d'indulgence, suivant le temps... Non, vraiment, j'aurais honte de jouer ainsi à la poupée avec mon Dieu !

Schweitzer. — Il y a du vrai dans ce que vous dites. Pourtant je me charge de l'exprimer en termes... bienveillants, et tout cela vous paraîtra naturel et vous touchera sans doute.

Leblanc. — Je suis pour une religion de grands garçons : « Chacun pour soi et Dieu pour tous ! »

Schweitzer. — Mais c'est juste le contraire ! Chacun pour tous, et Dieu pour soi !

Le Père Charles, *doucement.* — Non, Schweitzer : chacun pour tous, et Dieu pour tous !

Leblanc, *brusquement, après un silence.* — Bon ! Et si je vous apportais, là, maintenant, la preuve que Dieu n'existe pas ! que la Bible est une invention de poète et que Jésus-Christ n'était qu'un prestidigitateur ! La preuve irréfutable ! Qu'est-ce que cela changerait dans vos façons de vivre ?

Le Père Charles, *aussitôt.* — Rien !

Schweitzer, *après un instant.* — Rien.

Leblanc. — Alors vous n'êtes pas honnêtes !

Le Père Charles. — C'est exactement comme si vous exigiez que je marche la tête en bas parce que vous m'apportez la preuve que la terre est ronde ! Persuadez donc un nouveau-né que le lait n'est pas ce qu'il lui faut ! (*Silence.*) Vous savez par quels chemins j'ai passé, monsieur Leblanc... Je sais *maintenant* ce qui est bon pour moi !

Leblanc. — Mais qui vous assure que les autres... ?

Schweitzer. — D'ailleurs, que Dieu existe ou non, le visage d'un homme qui souffre est le même et il me serre le cœur. L'habit noir d'un enfant orphelin ; les yeux gonflés de fatigue d'un ouvrier qui sort de l'usine et jette son corps épuisé sur la banquette du train, comme un sac d'outils ; le vieil homme endimanché qui, d'instinct, choisit le siège le plus dur, s'assied au bord et attend d'être reçu... oh ! Leblanc, les êtres sans défense ! ils me trouveront toujours sans défense...

Leblanc. — C'est que vous voyez le Christ en eux !

Le Père Charles. — Même s'il n'avait été que le mystificateur dont vous parliez, il suffit qu'on l'ait battu, condamné, crucifié : je le prends dans mes bras, mon grand frère malheureux...

Leblanc. — Vous ne l'adorez plus !

Le Père Charles. — Je ne l'aime pas moins.

Schweitzer, *après un silence.* — Dans ma petite enfance il y avait un juif qui traversait Gunsbach dans sa charrette. Il gardait toujours la tête baissée, comme son âne. Et les gamins, dont j'étais, le poursuivaient en hurlant son nom, que je me rappelle : « Mausché ! Mausché ! » en se moquant de lui. Une fois je me suis approché pour tirer sa veste ou crier une sottise et j'ai vu son visage, monsieur Leblanc. C'est une blessure encore vive...

Le Père Charles. — C'est pour cela que vous êtes ici, Schweitzer ; pour cela que chacun de nous, bon ou mauvais, se trouve où il est, ciel ou enfer : parce qu'un petit enfant aux yeux encore stupéfaits le pousse dans le dos ! C'est le juif Mausché que vous soignez ici...

Schweitzer. — Le juif Mausché, et le nègre de bronze au pied du monument de l'amiral Bruat, et le cheval boiteux qu'on menait à l'abattoir de Colmar...

LEBLANC, *criant presque.* — Ils ne guériront jamais !

SCHWEITZER, *plus fort encore.* — Moi non plus !

LE PÈRE CHARLES, *à Leblanc.* — Croyez-vous que cessera jamais dans ce pays l'esclavage que nous avons aboli ? Vous le dépistez chaque jour et chaque jour il renaît sous une autre forme ! Est-ce que vous vous découragez, vous ?

LEBLANC, *décontenancé.* — Je fais seulement mon devoir d'homme.

SCHWEITZER. — Mais cette part de votre devoir d'homme qui consiste à faire un peu plus que votre devoir d'homme, comment l'appelez-vous ? d'où vient-elle ?

LEBLANC, *sans répondre.* — Renoncer à poursuivre, ce serait décourager d'avance les autres d'entreprendre !

MARIE, *se levant soudain.* — Et pourquoi ne pas les décourager puisque le juif, le nègre, le cheval ne guériront jamais ?

SCHWEITZER, *doucement.* — Monsieur Leblanc, vous luttez contre l'esclavage, et le désordre, et l'épidémie, alors que tout est toujours à recommencer, parce que vous savez qu'un jour tout sera juste et définitif. Vous aussi, vous attendez le Royaume... *(Silence.)* C'est la preuve de l'existence de Dieu que vous nous apportez là, maintenant, la preuve irréfutable !

LEBLANC. — Je vous annonce, au contraire, l'imminence de ce qui peut faire le plus douter de Dieu : la guerre ! Un coureur est peut-être en route vers nous, en ce moment même... Encore une fois, docteur, votre hôpital peut se trouver menacé dès cette nuit...

SCHWEITZER, *souriant, mais ferme.* — Vous savez bien qu'il n'y a rien de plus obstiné au monde qu'un Alsacien, si ce n'est un protestant !

LEBLANC, *il fait un geste d'impuissance et se tourne vers le Père Charles.* — En tout cas, Père, vous ne pouvez pas rester isolé : il faut demeurer ici quelques jours.

LE PÈRE CHARLES. — Ne me commandez pas cela !

LEBLANC. — Je vous le recommande seulement.

LE PÈRE CHARLES. — Non, je suis resté assez militaire pour savoir ce que mérite un abandon de poste. Je retournerai à l'ermitage dès ce soir.

LEBLANC. — Alors, partons ensemble. Je dois justement faire le détour de Bdou-Sala.

LE PÈRE CHARLES, *avec hésitation.* — Vous avez une escorte ?

LEBLANC. — Bien sûr !

LE PÈRE CHARLES, *après un instant.* — Non, monsieur Leblanc. Vous savez comment les indigènes m'ont surnommé ?

MARIE, *doucement.* — « L'homme aux mains ouvertes. »

LE PÈRE CHARLES. — Ils ne me verront pas ici parmi des hommes en armes.

LEBLANC. — Comme vous voudrez, Père ! Barricadez tout de même votre porte cette nuit. Bonsoir, docteur... Bonsoir, mademoiselle Marie...

MARIE. — Je vous accompagne.

Ils sortent tous les deux par le fond. Schweitzer et le Père Charles restent un instant, se regardant sans une parole, puis:

SCHWEITZER, *d'une voix altérée.* — Père, Père, cette fois nous voici au bord de l'abîme !

LE PÈRE CHARLES, *calmement.* — Plus bas encore, Schweitzer : c'est déjà le corps-à-corps, j'suis sûr !

SCHWEITZER, *surpris.* — Mais Leblanc ne...

LE PÈRE CHARLES, *l'interrompant.* — J'en ai re- le pressentiment tandis qu'il nous parlait. A la fo une blessure et un soulagement : comme l'homm dont on ouvre l'abcès. N'en doutez plus, Schwe- zer : c'est fait...

SCHWEITZER, *avec force.* — Vous voyez dans temps, Père ! Demain, peut-être... Oui, demain Mais ne me dites que les hommes avec qui j grandi et ceux avec qui vous avez grandi s'entr tuent en ce moment, en ce moment où nous parlo de Dieu !

LE PÈRE CHARLES, *toujours calmement.* — Si, peut-être en son nom.

SCHWEITZER, *après un silence.* — Oh ! que France en sorte victorieuse !

LE PÈRE CHARLES. — Mais surtout meilleure *(Silence.)* Je m'en vais...

SCHWEITZER, *l'arrêtant, lentement.* — Père, ave vous pensé que peut-être on vous rappellerait là-b pour... pour commander des hommes ?

LE PÈRE CHARLES. — Pour commander à d hommes d'en tuer d'autres ? Comment n'y p penser ?

SCHWEITZER. — Et comment refuser ?

LE PÈRE CHARLES, *calmement.* — Je suis tra quille : Dieu trouvera la solution. Et sans dou est-elle déjà trouvée...

SCHWEITZER. — Attention, Père ! Nous donnon raison à M. Leblanc avec cette façon de... de tir des chèques sur le ciel !

LE PÈRE CHARLES. — M. Leblanc n'oublie qu'un chose : c'est que nos chèques ne sont jamais sa provision. Tout se paie. De notre côté, du moins Dieu seul peut donner... *(Silence.)* Et encore !

SCHWEITZER. — Il ne prête qu'aux riches, ma aux pauvres il donne !

LE PÈRE CHARLES, *souriant.* — Alors il *me* do nera le moyen d'échapper, sans fuir... *(Silence* Bonne nuit, Schweitzer. *(Il va vers la porte fond et se retourne.)* Que j'ai du mal à vo quitter ! Il me semble que quelque chose d'impo tant va cesser...

SCHWEITZER, *d'une voix altérée.* — Peut-être dernier endroit, le dernier instant où un Alsaci et un Français peuvent se parler fraternellement *(Silence.)* Vous partez, Père. Je demeure avec to mes gens, trois cents malades, leurs familles, pourtant il me semble que vous me laissez se que vous m'abandonnez !

LE PÈRE CHARLES, *à mi-voix.* — Dieu est av toute la création, des milliards de morts et vivants : pourtant c'est Lui le plus seul si je retourne pas sur-le-champ à l'ermitage !

SCHWEITZER. — Vous entendez ce bruit ?

LE PÈRE CHARLES, *ouvrant la porte du fond.* Oui, et bien d'autres depuis ce matin !

SCHWEITZER. — Mais celui-ci est plus proche.

Ils écoutent encore un moment.

LE PÈRE CHARLES, *regardant au dehors.* — ne vois pas M^lle^ Marie...

SCHWEITZER. — Elle a dû monter aux gran opérés : l'un d'eux est perdu...

LE PÈRE CHARLES. — Cassa ?

SCHWEITZER. — Oui, Cassa : je ne peux pl rien pour lui.

LE PÈRE CHARLES, *après un bref silence.* M^lle^ Marie est merveilleusement attentive...

SCHWEITZER, *rectifiant à mi-voix.* — Merveilusement ponctuelle.

LE PÈRE CHARLES, *gravement.* — Dites-lui, chweitzer, que je prie... non ! que je *pense* à le, à son âme... *(Avec une sorte d'angoisse :)* ous le lui direz, n'est-ce pas ? Cette nuit ?

Schweitzer incline la tête. Le Père Charles fait un signe d'adieu et sort.

SCHWEITZER, *il marche à grands pas vers la porte u fond en criant.* — Ferrier ! Ferrier !

LE PÈRE CHARLES, *reparaissant sur le seuil.* — 'est la première fois que vous m'appelez par mon om d'homme.

SCHWEITZER, *très ému.* — Embrassez-moi !

Ils s'embrassent longuement.

LE PÈRE CHARLES, *à voix basse.* — Adieu !

Il sort. Schweitzer demeure immobile. La porte de droite s'ouvre brusquement et Marie paraît, essoufflée. Les premières répliques s'échangeront très vite.

MARIE, *criant.* — Docteur !

SCHWEITZER, *se retournant.* — Oui ? Ce bruit, c'était chez nous, n'est-ce pas ?

MARIE. — Les familles de la baraque 14 ont forcé le magasin aux provisions et volé l'huile de palme et la farine de manioc ! *(Schweitzer revient, en courant presque, vers la porte de droite. Marie l'arrête d'un geste.)* Inutile ! Joseph, Bonzo et les autres ont rétabli l'ordre.

SCHWEITZER. — Qu'est-ce qui leur a pris ?

MARIE. — L'énervement : ces tam-tams incessants depuis la nuit dernière, des rumeurs colportées par les derniers arrivés. Ils sont persuadés que les Blancs vont fermer l'hôpital et les abandonner sur place !

SCHWEITZER. — Ils sont fous ! Je vais... Non ! Je ne vais pas leur parler tout de suite : je suis trop en colère.

MARIE. — Ce sont des enfants !

SCHWEITZER, *avec amertume.* — Et moi, donc ! Un vieil enfant incorrigible ! J'ai renoncé à la musique, à l'enseignement, à tout ce que j'aimais ; j'ai tourné le dos à la vie pour en arriver là : ils volent les provisions de l'hôpital. *(Silence.)* Oh ! Gunsbach, l'ombre des tilleuls, le son des cloches... Oh ! mes amis du soir... *(Baissant la voix.)* Hélène... Oh ! mon petit enfant...

MARIE, *avec une sorte de dureté.* — Ils peuvent vivre sans vous, là-bas : ils savent espérer. *(Elle désigne la porte de droite.)* Mais pour ceux-ci, sans vous, c'est le désespoir !

SCHWEITZER. — Voler l'hôpital !

MARIE. — Justement ! Ils se sont affolés à la pensée de rester seuls.

SCHWEITZER. — Qui de nous est le plus seul, alors que je loge leurs familles dans l'hôpital même ? *(Il arpente la pièce en parlant comme pour lui seul.)* Les abandonner ? Mais est-ce que j'ai laissé au hasard une seule poutre d'un seul bâtiment ? Désespéré, parcourant en pirogue toute la région à la recherche de feuilles de raphia pour couvrir les salles ! Et les fibres pour fixer les chevrons au toit, c'est à sept lieues d'ici que je les coupais, parce qu'elles me semblaient plus solides — imbécile ! Et quand tout a été achevé, bon ! j'ai tout recommencé en plus grand, ailleurs, pour que l'air du fleuve leur parvienne mieux *(il baisse la voix)* ... à ces voleurs !

MARIE, *à mi-voix.* — Docteur !

SCHWEITZER. — Et déjà je songe à nous agrandir encore, dans ce pays ingrat où tout est toujours à recommencer !

MARIE, *même jeu.* — C'est la terre entière, ce pays ingrat où tout est toujours à recommencer !

SCHWEITZER, *sans l'entendre.* — Mes plants de manioc et de maïs, placés en pleine forêt afin qu'ils poussent mieux : quand on y revient après quinze jours, la brousse en a déjà repris une partie ! Pays voleur ! Pays meurtrier où un rayon de soleil vaut une lame d'épée ! où le danger tombe des arbres, sort de la terre *(il fait le geste de chasser un moustique)*, vole dans l'air, invisible ! Ce pays où pas une bête ne devient votre familière sans se faire l'ennemie de toute la forêt ! Ce pays inhumain...

MARIE. — Il ne l'est pas puisque des hommes l'habitent : c'est pour eux, pas pour lui, que vous êtes venu.

SCHWEITZER, *s'arrêtant de marcher.* — Oui. Et j'en reçois aujourd'hui ma récompense !

MARIE. — Votre récompense ? Mais vous l'avez reçue cent fois ! Au réveil de chaque opéré, son cri : « Je n'ai plus mal ! » Sa main qui cherche la vôtre et ne veut plus la quitter.

SCHWEITZER. — C'est vrai. *(Silence.)* Mais, devant ma joie de les voir guéris, ils me réclament un cadeau ! Et, pour les retenir à l'hôpital entre les piqûres il faut que j'invente un médicament rouge, qui n'est que de l'eau teintée ! Ou encore ils exigent la même dose que les plus malades ! Ils se frottent le corps avec la potion que je leur ai prescrite, ils sucent toutes les pilules de la boîte !

MARIE, *souriant.* — Mme Schweitzer doit en dire autant de votre petite fille, à Gunsbach.

SCHWEITZER, *désarmé.* — Ma petite fille, du moins, accepte de travailler !

MARIE, *même jeu.* — Oui, mais, quand passe un oiseau ou un écureuil, je suis bien sûre que son regard à elle aussi se perd et que le crayon tombe des petits doigts ! Et puis vous lui avez appris à travailler... *(Avec un geste vers la porte de droite.)* Mais qui le leur aurait appris quand ils étaient petits ?

SCHWEITZER, *rancunier.* — Qui leur a appris à voler ? *(Sortant un trousseau de clefs de sa poche :)* Vous savez bien que les laveuses et les femmes qui font cuire l'huile de palme, nous devons les enfermer derrière des grilles pour que l'huile et le savon ne disparaissent pas ! Non, non ! Je...

MARIE, *l'interrompant doucement.* — Docteur, voulez-vous jouer du Bach, s'il vous plaît ? Pour moi !

SCHWEITZER *hésite, puis s'assied au piano.* — Pour vous... et surtout pour moi ! Et aussi pour lutter contre cette horrible musique des tam-tams : contre ce cœur qui bat, désordonné !

MARIE. — Qui bat d'inquiétude.

SCHWEITZER, *durement.* — Ou d'impatience ! *(Il attaque avec vigueur. Au bout de quelques instants il atténue son jeu et, tout en continuant, il parle.)* Mademoiselle Marie, pourquoi les défendez-vous contre moi, qui les aime, vous qui ne les aimez pas ?

MARIE, *tressaillant.* — Mais je vous assure...

SCHWEITZER, *qui joue toujours.* — Vous ne les aimez pas, et c'est d'autant plus méritoire. Mais pourquoi les défendez-vous ?

MARIE, *violemment, après un silence.* — Et pourquoi suis-je ici ? « D'autant plus méritoire » ? Allons ! c'est seulement d'autant plus pitoyable !

SCHWEITZER *cesse de jouer et, se tournant vers Marie, dit impérieusement.* — Vous les défendez parce que je les attaque et que rien ni personne, jamais, n'est entièrement juste ou injuste ; c'est la condition humaine. Que vous l'ayez voulu ou non, nous formons une équipe, mademoiselle Marie : quand je cesse d'aimer, c'est vous qui le faites à ma place.

Il se remet à jouer doucement.

MARIE, *à mi-voix.* — Est-ce que j'aime ? Et qu'est-ce qu'aimer ? Chacun de nous, ici, a sa définition ! Laquelle accepter ?

SCHWEITZER, *même jeu.* — Celle des êtres qui ont fait plier leur vie devant leurs définitions.

MARIE, *plus bas encore.* — Et faut-il n'accepter l'amour que de celui qui fait plier sa vie devant son amour ?

Schweitzer ne répond pas et peut-être n'a-t-il pas entendu. Il se remet à jouer plus fort. La musique règne seule un long moment. Soudain on voit Lieuvin apparaître dans l'encadrement de la porte du fond. Marie a un geste ; Lieuvin lui impose le silence en posant un doigt sur ses lèvres. Schweitzer, qui ne l'a pas vu, continue de jouer ; mais soudain il l'aperçoit, s'arrête net et se lève.

SCHWEITZER, *avec angoisse.* — Alors ?

LIEUVIN. — C'est fait, Schweitzer.

SCHWEITZER, *il retombe, accablé, sur le siège devant son piano.* — Et vous me laissiez jouer !

LIEUVIN. — Oui, je vous donnais cette minute de sursis et je vous regardais : c'est beau, un homme qui ne sait pas encore qu'il est en guerre et qu'il doit détester une partie du monde !

SCHWEITZER, *se levant brusquement.* — Jamais, commandant ! jamais on ne me forcera à considérer qu'un homme est mon ennemi !

LIEUVIN. — Même si sur son ordre on détruit l'hôpital ?

MARIE, *plus doucement.* — Même si sur son ordre on détruit Gunsbach et ses habitants ?

Schweitzer baisse la tête sans répondre et ferme le piano.

LIEUVIN. — Vous ne répondez pas ! *(Silence.)* Comme la guerre sait bien montrer à chacun le visage qui la justifie à ses yeux : pour les uns elle est la Liberté ou l'Égalité devant la mort. Pour les autres, la Fraternité, la seule. Dès qu'elle est déclarée, on écrit : « Guerre » avec une majuscule. Vous n'y échapperez pas, docteur !

SCHWEITZER. — Elle est surtout la revanche. Pas seulement celle d'un pays sur un autre : celle de chaque homme. Il s'y venge de sa médiocrité, de sa malchance — de la chance des autres.

LIEUVIN, *amer.* — Même pas ! De son patron, de sa femme, de l'ennui d'aller à la messe le dimanche et des visites du Jour de l'An ! Pour les pires la guerre est une vengeance ; mais pour les meilleurs, c'est une récréation : « Vivement se retrouver entre hommes, comme au bon temps du service militaire ! » Voilà ce que chacun pense. Et quand il se trouve face à face avec la vérité, qui est la mort, il ne lui reste plus qu'à se conduire en héros ou en lâche, suivant son tempérament : à se faire tuer par les autres ou fusiller par les siens.

SCHWEITZER, *à mi-voix.* — Vous êtes injuste, commandant !

MARIE. — Et vous, docteur, vous devenez déjà indulgent.

LIEUVIN. — Pire : complice ! Elle a trouvé votre point faible, la guerre : cette pitié, cette merveilleuse pitié. Mais la guerre, c'est l'injustice, de la terreur, c'est la violence : contre elle, il faut être injuste et violent !

SCHWEITZER, *fermement.* — Non, jamais ! Contre personne ! *(Silence.)* D'ailleurs vous avez fait la guerre, commandant : au Tonkin, au Maroc, ici même. Il y eut un temps où le monde entier était en paix, sauf là où vous vous trouviez et où il dépendait de vous qu'on déposât les armes.

LIEUVIN. — Oui, j'ai fait la guerre, mais la main tendue, pas le poing tendu : un mois de guerre pour assurer vingt ans de paix. A ceux qui sont morts sous mes ordres je n'ai pas édifié des monuments, mais des royaumes ; pour chaque croix de bois, une ville entière ! Tandis que leur guerre, c'est la destruction, et toujours davantage ! Des ruines, des plaques de marbre et des discours, c'est tout ce qu'il en restera, de part et d'autre.

SCHWEITZER. — Vous oubliez, d'un côté — mais lequel ? — cette humiliation insupportable : la honte des aînés, le mépris des cadets, et ce grand désir de revanche qui fait que toute guerre est perdue d'avance par celui qui la gagnera.

LIEUVIN, *violemment.* — Ils sont fous ! C'est la plus énorme bêtise que le monde ait jamais faite ! Tous les peuples engagés y perdront tôt ou tard leurs colonies. La guerre entre Européens, c'est la guerre civile !

MARIE. — Les indigènes connaissent-ils la nouvelle ?

LIEUVIN. — Ils l'ont sue en même temps que moi et avant Leblanc, qu'une estafette cherche encore quelque part en forêt ! Le courrier vous parvient toutes les trois semaines, n'est-ce pas ? avec des nouvelles vieilles d'un mois ? Mais les nouvelles de cette sorte, c'est le vent, les graines ailées, l'écla qui les portent ! La forêt entière sait déjà que les Blancs d'Europe ont commencé un « grand palabre » *(baissant la voix)* et que la tribu du commandant se bat contre celle du grand docteur.

SCHWEITZER, *après un silence.* — On n'entend plus aucun tam-tam, à présent.

MARIE, *citant à mi-voix.* — En Afrique ce qu'on n'entend pas, c'est cela qui est vraiment dangereux.

LIEUVIN, *brusquement inquiet.* — Où est Ferrier ?

SCHWEITZER. — Reparti vers son ermitage.

LIEUVIN. — Cette nuit ?

SCHWEITZER. — Tout à l'heure.

LIEUVIN. — Seul ? *(Schweitzer fait signe que oui.)* Quelle folie !

MARIE. — Il n'a pas voulu se joindre à l'escorte de M. Leblanc.

LIEUVIN, *haussant les épaules.* — Voilà les *gestes* qui commencent ! C'est bien la guerre...

MARIE, *à mi-voix.* — Vous parlez comme M. Leblanc !

SCHWEITZER. — Il m'offrait aussi de faire garder l'hôpital par la troupe ; j'ai refusé. Vous appelez cela « un geste » ? Mais c'est tout le contraire : le Père ou moi protégé contre l'indigène par des soldats, voilà l'inattendu, la folie : le geste !

LIEUVIN, *impérieusement.* — Si j'avais, un instant, jugé l'hôpital en danger, je me serais passé de votre assentiment, docteur !

MARIE. — Le Père Charles est donc en danger ?

LIEUVIN. — Oui, parce qu'il est seul ! La guerre déchaîne d'abord les lâches ; les héros n'apparaissent qu'ensuite.

SCHWEITZER. — D'ailleurs le Père ne se défendrait même pas.

LIEUVIN. — Je l'ai pourtant connu combatif ! A Saint-Cyr un jour où je m'étais mis sur les bras un duel ridicule il voulait à toute force se battre à ma place !

SCHWEITZER. — C'était par fraternité, pas par violence.

LIEUVIN, *très surpris.* — Vous croyez ? *(Schweitzer fait signe que cela lui paraît évident.)* Oui... c'est bien probable. J'avais jugé cela, une fois pour toutes, avec mes yeux de vingt ans... Ferrier ! *(Avec autant de colère que d'angoisse, soudain :)* Ah ! je ne peux pas supporter de le savoir seul là-bas, cette nuit ! Je vais lui envoyer mes gardes. Non ! Il serait humilié. J'y passerai moi-même ! *(Comme il achève ces mots éclate dans le voisinage immédiat une mélopée funèbre. Schweitzer et Marie se regardent.)*

SCHWEITZER. — Cassa !

MARIE. — Cassa vient de mourir.

SCHWEITZER *fait lentement le signe de la croix et se tournant vers Lieuvin.* — L'un de mes opérés de ce matin. Il était perdu. J'irai tout à l'heure : la douleur sans espoir des païens me bouleverse comme celle des petits enfants !

LIEUVIN. — Vos trois cents malades entendent ce chant funèbre et le démon pense en eux : « Allons, c'est lui qui meurt et pas moi ! Encore une journée de gagnée ! » Trois cents millions d'êtres humains vont penser cela chaque jour, désormais. C'est la guerre !

MARIE, *à mi-voix.* — Pauvre Cassa !

LIEUVIN. — Oui, pauvre Cassa, qui meurt un jour trop tard ! Tout est changé : sa mort n'a déjà plus le même poids.

SCHWEITZER, *vivement.* — Oh ! le même, commandant, exactement le même !

LIEUVIN. — Pour Dieu, sans doute ! Mais pour...

SCHWEITZER. — Pour tous ceux dignes du nom d'homme parce qu'ils ont le respect de la vie !

LIEUVIN, *avec douceur.* — Mais, docteur, en ce moment même les meilleurs citoyens de plusieurs grandes nations reçoivent, fourbissent et soupèsent en souriant tout ce qui peut leur servir à tuer. C'est la guerre... la guerre.

SCHWEITZER. — Justement ! Ne tenons plus compte que des gens ou des principes assez solides pour que la guerre ne les altère en rien. Vous êtes hanté par la destruction qui se prépare ; moi, par la reconstruction qui la suivra. Elle se fera sur la base du respect de la vie. Entretenir, favoriser la vie, la porter à sa plus haute valeur : voilà le bien ; détruire la vie, lui nuire, la soumettre à la souffrance : voilà le mal. La responsabilité de chacun de nous envers tout ce qui vit est totale, commandant ! Il nous sera demandé compte d'un insecte écrasé par notre caprice comme d'un régiment anéanti par notre imprudence !

LIEUVIN, *même jeu.* — Vous êtes un doux, docteur ! Je veux bien croire que les doux posséderont le royaume de la terre, mais pas aujourd'hui !

SCHWEITZER. — Je ne suis pas un doux ! Le monde est un cheval tombé qui se débat dans son harnais. Il faut le détacher, l'aider, mais aussi le fouetter, je sais cela ! *(La mélopée est achevée depuis quelques instants.)*

MARIE *tend l'oreille et, après un bref silence, dit doucement.* — Cassa a fini de se débattre, lui...

SCHWEITZER. — Je vais lui dire adieu.

Il sort par la droite. Lieuvin et Marie se regardent un long moment en silence.

LIEUVIN. — J'attends de vous, ce soir, une décision.

MARIE. — Et c'est vous qui nous apportez une nouvelle... décisive !

LIEUVIN, *vivement.* — Mais qui ne change rien !

MARIE. — Cela dépend, sans doute.

LIEUVIN. — Et de quoi ?

MARIE. — D'une enveloppe : de ces ordres « secrets », et qui ne le sont plus depuis un moment.

LIEUVIN. — Quels que soient ces ordres, ils vous laissent entièrement libre, Marie !

MARIE. — Libre de vous laisser libre, oui. *(Silence.)* Pourtant je me demande si le docteur a raison...

LIEUVIN. — Raison ?

MARIE. — Oui : si c'est une force ou une faiblesse de parler aujourd'hui comme on parlait hier ! *(Baissant la voix :)* De décider aujourd'hui ce qu'on eût décidé hier.

LIEUVIN, *après un silence.* — Si vous m'aimiez, Marie, et si je vous épousais ; si demain je partais pour la guerre et si, le lendemain, j'étais tué, regretteriez-vous votre décision ?

MARIE, *farouchement.* — Ne jamais rien regretter de ce qui fut volontaire ! mais maudire le ciel à jamais !

LIEUVIN, *à mi-voix, très ému.* — Vous m'aimez, Marie !

MARIE, *même jeu.* — Je ne suis pas chrétienne, moi ! Je ne me résigne pas ! Il est temps que vous le sachiez...

LIEUVIN, *toujours très ému.* — Je sais à présent que vous m'aimez, et c'est assez... *(Silence.)* Mais, prendre les chrétiens pour des agneaux, c'est mal connaître le Père de Ferrier !

MARIE, *même jeu.* — J'ai trop attendu... Quand mon tour viendra, je ne le céderai pas !

LIEUVIN, *doucement.* — *Nous* le céderons peut-être.

MARIE, *interloquée, le regarde et dit avec effort.* — Peut-être. *(Silence.)* Maintenant dites-moi ces ordres.

LIEUVIN. — Me direz-vous ensuite votre décision ?

MARIE. — Sans doute.

LIEUVIN, *tirant des papiers de sa poche.* — Ce qu'on m'ordonne est singulier et sage : que je demeure, si la situation l'exige ; que je retourne en France prendre un commandement, si j'estime cette région pacifiée et prospère.

MARIE. — Ainsi vous êtes le maître de choisir ?

LIEUVIN. — Non, pas de choisir : de juger !

MARIE. — Et... votre décision ?

LIEUVIN, *sans sourire.* — La vôtre d'abord !

MARIE. — Sûrement pas. Que votre jugement soit pur !

LIEUVIN, *après un silence.* — Eh bien ! laissons cela ! Je crois connaître vos sentiments... Et, quant à mon jugement, il est arrêté : je reste.

MARIE, *avec chaleur.* — Vous restez !

LIEUVIN, *presque violemment.* — Oui ! Là-bas, c'est l'aventure, la carrière, les étoiles... et je reste ! Cette guerre à laquelle on nous prépare depuis vingt ans... mais je reste !

MARIE, *doucement.* — La mort dans l'âme ? *(Lieuvin la regarde, hésite, puis fait lentement oui de la tête.)* Alors pourquoi rester ?

LIEUVIN, *avec une sorte de colère.* — Parce qu'ils trouveront dix mille chefs de bataillon pour mener leurs troupes à l'assaut de leur cinquième galon ! Mais des hommes capables de maintenir un empire sans crédits et sans soldats, combien s'en présentera-t-il ?

MARIE. — Sans soldats ? Je croyais que les troupes stationnées ici...

LIEUVIN, *l'interrompant, même jeu.* — ... sont nombreuses, oui ! mais je les renverrai presque toutes. Je pratiquerai la politique du sourire : un chantier vaut un bataillon ; une infirmerie indigène vaut un régiment ! Cependant mes hommes se battront là-bas, sans moi ! Et je fournirai aussi des cargos pleins de denrées...

MARIE. — On vous l'ordonne ?

LIEUVIN, *changeant de ton.* — Non. *(Presque tendrement :)* Un enfant n'attend pas d'ordre pour secourir sa mère...

MARIE. — Vous êtes plus royaliste que le roi !

LIEUVIN. — Peut-être. Sans cette sorte de gens la République ne durerait pas longtemps !

MARIE, *avec effort, après un silence.* — Mais avez-vous bien réfléchi ?

LIEUVIN, *trop vivement.* — A tout ! *(D'un ton radouci :)* Je vous demande de croire que j'ai réfléchi à tout avant de prendre la décision de ne pas me battre.

MARIE. — Ou plutôt pas de cette manière !

LIEUVIN, *avec amertume.* — La seule, désormais, qui compte aux yeux de tous !

MARIE, *doucement.* — Mais est-ce que les jugements comptent encore aux vôtres ?

LIEUVIN, *après un instant, simplement.* — Non, presque plus. C'est sans doute la définition du tyran...

MARIE, *souriant.* — Ou celle du « grand homme » ! M. Leblanc nous ferait une belle tirade là-dessus !

LIEUVIN. — Il faudra bien que je me passe du jugement de M. Leblanc !

MARIE, *gravement.* — Malheureusement, c'est le seul dont il faudra tenir compte ! *(Lieuvin fait un geste.)* Écoutez ! tout ce qui peut vous contraindre à partir d'ici me fait horreur...

LIEUVIN, *bouleversé.* — Marie !

MARIE, *poursuivant, impérieusement.* — Mais je déteste encore plus l'équivoque, le regret, le revirement, *(baissant la voix)* comme un infirme déteste la cause de son mal... Avez-vous songé que vous ne réaliserez rien de vos plans si M. Leblanc s'y oppose ?

LIEUVIN, *calmement.* — Tous mes plans ! A ma guise ! Car... *(il sort un autre papier de sa poche)* voici mes lettres de commandement sur le gouverneur civil...

MARIE. — En a-t-il connaissance ?

LIEUVIN. — Ni lui ni personne autre que vous. *(Silence.)* Assez parlé de M. Leblanc ! Assez parlé de ce qui n'est pas vous et moi ! *(Gravement :)* Ce à quoi je m'engage dans cette guerre, ou plutôt ce à quoi je renonce, pour y faire face je compte sur vous, Marie... C'est ma manière de dire que je vous aime ! *(Silence.)* Et déjà nous nous séparons.....

MARIE, *vivement.* — Pourquoi ?

LIEUVIN. — Ferrier, tout seul...

MARIE. — C'est vrai.

LIEUVIN. — Donnez-moi donc un mot qui ne me quitte plus...

MARIE. — Mais...

LIEUVIN. — Qui m'enchante et m'enchaîne déjà comme l'anneau d'or...

MARIE, *lui tendant la main, doucement.* — L... silence est depuis si longtemps notre royaume... N'en sortons pas encore ! Qu'il nous tienne lieu d... fiançailles, Hervé...

LIEUVIN, *au comble de l'émotion.* — Votre voi... pour dire ce prénom dont n'use personne... Votr... voix, cette nuit... Et je m'aperçois, à la fois, qu... mon cœur était vide et que le voici comblé...

MARIE, *avec angoisse.* — Un instant, un seu... instant de bonheur... Est-ce donc trop ? Est-c... donc trop tard ?

LIEUVIN. — Trop tard ?

MARIE, *même jeu.* — La machine est en marche... la mèche est allumée... Voici la première des nuits... inhumaines. Combien d'hommes sont morts indû... ment aujourd'hui ? Notre premier instant d... bonheur est déjà souillé de sang... Le bonheur... c'est donc de ne pas penser aux autres ?

LIEUVIN, *essayant de plaisanter.* — Chut ! Qu... dirait Schweitzer de cette parole ?

MARIE. — Je le sais : il me dirait qu'on n'a pa... droit au bonheur...

LIEUVIN. — Et à quoi a-t-on *droit* sur la terre ? Tout se vole !

MARIE. — Tout se paie !

LIEUVIN, *il hausse les épaules avec insouciance ou lassitude. Puis, après un silence.* — Prene... cette bague ! C'est la première fois qu'elle m... quitte depuis vingt ans... *(Il lui passe au doigt s... chevalière.)* Mais votre main tremble, Marie. Qu'avez-vous ?

MARIE, *d'une voix altérée.* — Peur ! Pour l... première fois depuis longtemps, peur pour deux.

Il est ému, il va la prendre dans ses bras. ... ce moment la porte du fond s'ouvre brusque... ment et Leblanc paraît ; il est très pâle.

LEBLANC, *criant.* — Lieuvin ! Le Père de Fe... rier !...

LIEUVIN, *d'une voix brève.* — Eh bien ?

LEBLANC. — Assassiné !

MARIE, *cachant son visage dans ses mains.* — Mon Dieu !...

LIEUVIN, *même jeu.* — Quand ? Par qui ? Vite...

LEBLANC. — Il n'avait pas voulu se joindre mon escorte. En passant près de son ermitag... j'entends un tumulte, des voix. Je crie un ordr... et nous obliquons. Un coup de feu... J'arrive... Oh ! Lieuvin... Le Père à genoux, ligoté, qu... s'abat, la face contre terre, lentement, comme u... sommeilleux...

LIEUVIN. — Mort ?

LEBLANC. — Une balle tirée derrière l'oreille ... sortie par l'œil gauche...

MARIE, *avec hésitation.* — Défiguré ?

LEBLANC. — Non. Souriant...

LIEUVIN, *dans un cri.* — Ferrier ! *(Reprena... son ton bref :)* Les assassins ?

LEBLANC. — Ils se sont enfuis à notre approch... Trois de mes hommes les poursuivent dans la nu... sans espoir !

LIEUVIN. — Enfuis vers le sud ?

LEBLANC. — Oui.

LIEUVIN. — Naturellement ! *(Avec plus d... désespoir que de fureur.)* Ah ! Leblanc, comme... avez-vous pu le laisser partir seul, cette nuit !

MARIE. — Il ne voulait à aucun prix...

LIEUVIN, *l'interrompant violemment.* — Il n'éta...

pas le maître de sa personne ! pas le maître de la mort ! Lui, vous et moi représentions la France ici. Ses assassins viennent du sud : des colonies allemandes. Ils l'ont choisi plutôt que vous, plutôt que moi, parce que lui n'était pas gardé, et par notre faute !

LEBLANC, *doucement.* — C'est un fait divers, Lieuvin, un douloureux fait divers : n'en faites pas un crime politique !

LIEUVIN. — Ni l'un ni l'autre : c'est un acte de guerre. Ferrier est peut-être le premier mort de celle-ci... *(il baisse la voix)* et il était mon camarade...

MARIE, *violemment.* — Non, non ! A dix contre un et qui n'est pas armé : c'est un assassinat ! N'annexez pas sa mort à l'un de vos grands jeux : guerre ou politique ! Un simple assassinat... *(Silence. D'une voix altérée :)* Ah ! j'ai honte de vivre dans un monde où l'on assassine le Père de Ferrier...

LIEUVIN, *après un silence.* — Mais pourquoi ne l'ont-ils pas plutôt emmené en otage ? Ils auraient pu tout obtenir de nous !

LEBLANC, *baissant la tête.* — Mon arrivée a dû tout précipiter : ils se sont affolés..., l'un d'eux a tiré...

LIEUVIN, *lui posant la main sur le bras.* — Oubliez cela, Leblanc ! C'est une pensée avec laquelle il ne fait pas bon vivre ! *(Silence.)* Il n'est pas seul ?

MARIE, *à mi-voix.* — Il est mort : il est seul !

LEBLANC. — J'ai laissé deux soldats ; et toutes ses bêtes apprivoisées qui gémissent ; et des Noirs de plus en plus nombreux qui se faufilent en silence jusqu'à l'ermitage et demeurent consternés... Persuadés pourtant que le grand docteur blanc va le réveiller comme il ressuscite ses opérés ! *(Silence. A mi-voix :)* Mais son sang coule doucement sur cette terre saturée... *(Lieuvin se retourne brusquement pour cacher son visage.)*

MARIE, *après un silence.* — Je vais prévenir le docteur Schweitzer.

LEBLANC, *doucement.* — Il va avoir tellement de peine...

MARIE, *violemment.* — De peine ?... De honte ! la honte des survivants... *(Lieuvin se retourne et la regarde longuement. Marie sort par la droite.)*

LEBLANC, *sortant de sa poche un carnet qu'il tend à Lieuvin.* — Il tenait son carnet à la main...

LIEUVIN, *ouvrant le carnet, feuillette quelques pages et lit.* — « Vivre comme si tu devais mourir martyr aujourd'hui... » *(Silence. Puis soudain Lieuvin se dirige vers la porte du fond.)*

LEBLANC. — Qu'allez-vous faire ?

LIEUVIN. — Saluer mon camarade. Rendre à Ferrier les honneurs militaires.

LEBLANC. — Donnez-moi d'abord cinq minutes ! Les vivants passent avant les morts. *(Lieuvin hésite.)* N'importe quel vivant avant n'importe quel mort...

LIEUVIN, *revenant près de lui.* — C'est vrai.

LEBLANC. — Vous avez pris connaissance des ordres ?

LIEUVIN. — Des miens, oui.

LEBLANC. — J'ai reçu copie d'une partie d'entre eux. Alors votre choix est-il arrêté ?

LIEUVIN, *détournant la tête.* — Depuis peu, oui : je pars...

LEBLANC, *stupéfait.* — Vous ?

LIEUVIN. — Eh bien ! quoi d'étonnant ? C'est la guerre, je suis militaire : je pars !

LEBLANC, *violemment.* — Ce n'est pas le soldat, c'est l'enfant qui parle en vous ! Le gamin turbulent qui jouait à la guerre ! Et vous êtes des millions à travers l'Europe !

LIEUVIN, *doucement, souriant presque.* — Vous vous trompez, Leblanc : je ne jouais pas aux soldats, je jouais « au Pays »... Je traçais des routes et des fleuves, je construisais des ponts.

LEBLANC. — C'est donc seulement un jeu d'enfance, un jeu du temps de paix, « le Pays » ?

LIEUVIN, *vivement.* — Non !

LEBLANC, *même jeu.* — Alors pourquoi partez-vous ?

LIEUVIN, *lentement, après l'avoir regardé en silence.* — Et vous, pourquoi me retenez-vous ?

LEBLANC, *embarrassé.* — Mais...

LIEUVIN. — Vous voici enfin seul maître de ce royaume et vous m'y retenez ! Qu'y a-t-il donc de changé depuis la nuit dernière ?

LEBLANC, *après avoir hésité.* — Simplement cette phrase : « Je ne veux pas jouer à l'île déserte ! »...

LIEUVIN. — Ce qui signifie ?

LEBLANC, *d'une voix sourde.* — Je ne veux pas me trouver face à face avec Marie...

LIEUVIN, *amèrement.* — Enfin seuls !

LEBLANC, *avec violence.* — Vous savez bien que non ! Vous savez bien qu'avec les âmes de cette sorte les absents ont toujours raison !

LIEUVIN, *après un instant.* — Voilà tous les problèmes que la guerre pose pour vous !

LEBLANC. — Les autres, on se charge de les résoudre à ma place ; et sans me donner le choix, comme on vous le donne ! *(Silence.)* D'ailleurs, devrais-je gâcher ma vie parce que quelques hommes d'État ont décidé de s'amuser une fois de plus au jeu des empires ?

LIEUVIN, *violemment.* — Que vous importe l'empire, en effet, pourvu que vous puissiez continuer de jouer votre petit jeu personnel !

LEBLANC, *sèchement.* — Pas de leçon ! Si l'empire vous importait, vous resteriez, Lieuvin !

LIEUVIN. — C'est en Lorraine que se joue le sort de l'Afrique !

LEBLANC. — Croyez-vous qu'on manque, là-bas, de chefs de bataillon ? *(Silence; plus lentement :)* Et puis vous serez tenu d'obéir, d'obéir à des chefs moins valables que vous, et cela vous rongera...

LIEUVIN. — Ce qui me ronge, c'est l'inaction !

LEBLANC. — Mais l'action libre, immédiate, productrice, elle est *ici,* malgré leur guerre, vous le savez bien !

LIEUVIN, *conciliant, presque suppliant.* — Vous la mènerez, vous, cette action !

LEBLANC, *lentement, avec ironie.* — Vous avez confiance en moi ? Qu'y a-t-il donc de changé depuis la nuit dernière ?

LIEUVIN, *après un silence.* — Rien. D'ailleurs, j'étais résolu à rester... *(il baisse la voix)* jusqu'à tout à l'heure...

LEBLANC. — Jusqu'à cette nouvelle que je vous ai apportée ? *(Lieuvin fait signe que oui.)* Mais la mort de Ferrier vous fait justement un devoir de rester !

LIEUVIN, *l'arrêtant d'un geste.* — Pas d'éloquence, Leblanc. Pour celui qui peut se faire confiance aucune raison n'a jamais prévalu contre un réflexe. Je *sais* que c'est là-bas que je remplace Ferrier, pas ici...

LEBLANC. — Vous voulez le venger ? Voilà pourquoi les guerres sont si longues et ne sont jamais décisives !

LIEUVIN, *doucement.* — Non, pas la vengeance, mais — Marie vient de le dire — la honte de survivre... *(Silence.)* Vous allez rire, Leblanc ! Il y a vingt ans, Ferrier a voulu se battre à ma place : je lui dois, aujourd'hui, de me battre à la sienne !

LEBLANC. — Eh bien ! c'est ici sa place ! Ne laissez pas cette région tout à fait orpheline...

LIEUVIN. — Allons, elle garde Schweitzer !

LEBLANC, *après un instant.* — Non.

LIEUVIN, *stupéfait.* — Le docteur quitterait l'Afrique ?

LEBLANC, *avec effort.* — Le docteur est Alsacien, c'est-à-dire sujet allemand. Il sera arrêté ce soir avant minuit.

LIEUVIN, *criant.* — Vous êtes fou, Leblanc !

LEBLANC, *sortant un papier de sa poche.* — Voici l'ordre.

LIEUVIN. — Vous n'allez pas l'exécuter, n'est-ce pas ?

LEBLANC, *baissant la tête.* — Certainement si.

LIEUVIN, *marchant sur lui.* — Je vous l'interdis !

LEBLANC, *lentement.* — De quel droit ?

LIEUVIN. — Du droit... *(Il porte la main à la poche où on l'a vu ranger sa lettre de commandement, puis se ravise. Silence. Il reprend très calmement :)* Vous serez désavoué. Le monde entier...

LEBLANC, *l'interrompant, même jeu.* — Le monde entier est en guerre et se moque du docteur Schweitzer.

LIEUVIN, *impérieux, mais suppliant.* — Leblanc, déchirez cet ordre ! Je vous couvrirai...

LEBLANC, *même jeu.* — Demain, vous serez parti. Aujourd'hui vous êtes vice-roi ; demain, un obscur chef de bataillon...

LIEUVIN, *d'une voix sourde.* — Et si je restais...

LEBLANC, *le regardant en face.* — Je vous donnerais cet ordre à exécuter, Lieuvin : vous en répondriez...

LIEUVIN, *vivement.* — Mais vous savez bien que je ne l'exécuterais pas !

LEBLANC, *à mi-voix.* — Tant mieux !

LIEUVIN, *avec violence.* — Alors ne soyez pas hypocrite ! *(Leblanc fait non de la tête.)* Pensez à Schweitzer ! *(Silence. D'un autre ton :)* Pensez à Marie...

LEBLANC, *amer.* — C'est vous qui me le conseillez, à présent ?

LIEUVIN. — Elle vous méprisera !

LEBLANC. — Elle méprisera ceux qui ont donné cet ordre...

LIEUVIN. — Si vous les respectez, désobéissez-leur !

LEBLANC, *calmement.* — Non, Lieuvin ! Je suis de la race qui ne respecte pas, mais obéit. A mi-chemin entre la dévotion et la révolte : je suis un homme comme les autres. Un de ceux grâce auxquels vous pouvez, vous et les vôtres, faire exception et, si votre coup réussit, marquer dans l'histoire... *(Avec amertume.)* Je suis un piédestal ! De quoi vous plaignez-vous ?

LIEUVIN, *à mi-voix.* — Marie vous méprisera...

LEBLANC, *secouant la tête.* — Si elle est de votre race, mais j'en doute. Je la connais mieux que vous, puisqu'elle ne m'aime pas... *(Silence.)* Mais, moi, je l'aime assez pour affronter son mépris... Elle ne s'y trompera pas toujours.

LIEUVIN. — Et moi, j'ai assez de confiance e elle pour partir ! *(Silence.)* Quand je reviendrai.

LEBLANC, *avec violence.* — Car vous êtes sû d'en revenir, tous ? La mort, c'est bon pour le autres, n'est-ce pas ? Et, quand vous reviendrez vous passerez sous l'arc de triomphe, la vie ser un perpétuel banquet et — miracle ! — ni vot ni vos amours n'auront vieilli ? C'est la Belle a Bois dormant, la guerre, peut-être !... Non Lieuvin ! Si vous en revenez, vous ne retrouverez rien ni personne intact !... A son retour ce qu attend le héros, c'est une pile de faire-part et un lettre du fisc lui réclamant un arriéré d'impôts. Et, dans l'année même, vous penserez que c'éta le bon temps celui où votre seul souci était de tue des hommes ! Et les autres, dans l'année même songeront que les héros ne sont acceptables qu'à l condition de mourir à la guerre !

LIEUVIN, *doucement.* — Vous avez sans dout raison... C'est donc par charité que vous voule me retenir ?

LEBLANC, *d'une voix sourde.* — Non. Je vous l'a déjà dit : je vous crains davantage absent qu présent !

LIEUVIN. — Allez, ma décision est prise, c Ferrier m'attend ! *(Il va vers le fond, mais s retourne et, presque suppliant :)* Vous prendre soin de cette région, Leblanc ?

LEBLANC, *gêné.* — Ce n'est pas encore l'heur du testament ! Vous reviendrez cette nuit même Marie connaît-elle seulement votre nouvelle déc sion ?

LIEUVIN. — Si elle ne s'en doutait pas, présent, c'est moi qui douterais d'elle ! Je revien drai demain. Supporter le regard du docteu Schweitzer tout à l'heure, non ! c'est au-dessus d mes forces... Bon courage ! *(Il sort.)*

Resté seul, Leblanc demeure immobile comme accablé, le dos au public. Puis redresse la tête et, d'un geste décidé, s dirige vers la droite. Il aperçoit alors Mari qui est entrée par cette porte tout à l'heur à la réplique : Marie connaît-elle seulemen votre nouvelle décision ? *puis est reste immobile dans l'ombre.*

LEBLANC, *s'arrêtant.* — Marie ! Vous étiez là !

MARIE, *d'une voix sourde.* — Le commandan Lieuvin va partir, n'est-ce pas ?

LEBLANC. — Oui. *(Marie demeure impassible.)* Et vous ne dites rien ! Vous ne lutterez même pas ! *(Marie secoue la tête.)* Vous êtes déjà passée au camp adverse : avec ceux qui sacrifien le bonheur, le présent, la terre contre des grand mots et des attitudes ! Au camp des faux moy nayeurs, déjà ! *(Baissant la voix :)* Il est donc difficile de rester humain ?

MARIE, *doucement.* — Le commandant Lieuvi et moi avons changé de visage au même instant à la nouvelle que vous apportiez ! Il n'y a rien plus humain...

LEBLANC, *avec une violence contenue.* — n'admets pas que la mort d'un homme pèse sur destin des vivants !

MARIE, *même jeu.* — Que la décision du com mandant Lieuvin me soit étrangère, odieuse, et q je m'y oppose, c'est cela qui pèserait sur not destin ! cela seulement...

LEBLANC, *amèrement.* — Quelle confiance !

MARIE. — Confiance, oui... Tellement confian en vous aussi que je ne demande pas pourqu

tre toute logique, vous cherchez à retenir ici commandant...

EBLANC, *vivement.* — Simplement parce que...

ARIE, *l'interrompant.* — Je sais ! Je vois clair vous.

EBLANC. — C'est que nous sommes de la même e, mais pas lui !

ARIE, *lentement.* — Croyez-vous que s'il pou- t rester dans ce pays en vous en chassant il le ait ?

EBLANC. — Sûrement.

ARIE, *avec calme.* — Vous vous trompez ! Car n a les moyens et c'est lui qui s'en va.

EBLANC. — Quels moyens ?

ARIE, *même jeu.* — Une lettre de commande- nt absolu. *(Leblanc a un geste de doute.)* Je vue.

EBLANC, *après un silence.* — Cette générosité insulte ! C'est donc qu'il ne me craint absolu- nt pas ?

ARIE. — C'est qu'il a confiance, absolument nfiance en moi...

EBLANC. — Et cette confiance vous enchaîne ! us tomberez donc dans tous les pièges ?

ARIE, *doucement.* — Peu importe le piège, urvu qu'il me retienne... *(Silence. Elle tend vers blanc la main qui porte la bague et dit en sou- nt :)* Et voici le premier, le plus commun...

EBLANC. — Sa bague !... En avez-vous seule- nt déchiffré le cachet ? Il est célèbre...

ARIE, *regardant la bague et lisant.* — « The e's joy lies in doing »...

EBLANC. — « La seule joie de vivre, c'est ction. » Il vous dévorera, Marie !... *(Elle fait geste d'indifférence. Il reprend d'une voix térée :)* Vous et moi connaissions le prix du mps... C'était notre dernière expérience, Marie... ! ne prononcez plus jamais le mot bonheur !...

ARIE, *gravement.* — Je mettrai donc ma joie leurs, comme lui, comme le docteur Schweitzer, personne ne me la ravira...

EBLANC, *avec un effort pour parler sèchement.* La joie du docteur Schweitzer va lui être ravie. i ordre de le faire arrêter avant minuit, comme jet allemand.

ARIE. — Quoi ?

EBLANC. — Méprisez-moi donc ! Que mon sespoir soit absolu, cette nuit !

ARIE, *lui tendant la main.* — Je vous plains ulement.

EBLANC, *sincère.* — Si l'on ferme l'hôpital et si us ne pouvez rejoindre l'Europe de sitôt, 'allez-vous devenir ?

ARIE, *très doucement.* — Laissez !... Laissez- oi prolonger cet instant où je ne pensais pas bord à moi.

EBLANC, *violemment.* — Vous pensez à Lieuvin e rien ne vous empêchera plus de rejoindre !

ARIE, *retirant sa main.* — Non. Au docteur hweitzer...

EBLANC, *confus.* — Pensez aussi à moi qui dois prévenir ! *(Il sort par le fond.)*

Restée seule, Marie marche jusqu'à la porte du fond, qu'elle ouvre. Elle reste là, immobile, le dos au public. Mais voici que s'ouvre la porte de droite et qu'apparaît craintivement le petit enfant noir du premier acte. Il est en longue chemise de nuit, pieds nus, et porte un pansement à son bras malade. Il s'avance sans bruit jusqu'au milieu de la scène. A ce moment Marie appelle dans la nuit d'une voix contenue, mais désespérée :

MARIE. — Hervé !... Oh ! Hervé...

LE PETIT. — Maman !

Marie se retourne et court vers le petit, qu'elle prend dans ses bras. Elle va s'asseoir sur une chaise, face au public, et le tient tendrement contre elle.

MARIE. — Mon petit !... Pourquoi es-tu sorti de ton lit ? Pourquoi ne dors-tu pas ?

LE PETIT. — J'ai peur...

MARIE. — Peur ? Mais de quoi ?... De ce tam-tam toute la journée ? *(Le petit fait non de la tête.)* De ce silence, à présent ? *(Le petit fait oui.)* Mais il ne faut t'effrayer ni de l'un ni de l'autre, mon chéri ! *(Elle se met à le bercer. Le petit va s'endormir peu à peu.)* Il y a le grand jour et puis la nuit ; le tumulte et puis le silence... Hier tu avais mal, n'est-ce pas ? *(Il fait oui.)* Et aujourd'hui tu n'as plus mal ? *(Non.)* Et c'est toujours ainsi, et ce sera toujours ainsi, petit homme ! L'attente et, demain, le regret ; la joie et puis, peut-être, le désespoir. C'est là ta condition, notre condition à tous... Tu ne comprends pas ce que je dis, mais tu t'apaises, tu vas dormir... Et moi, pour te bercer j'ai le geste de Dieu : je te porte d'un extrême à l'autre... Te laisseras-tu prendre au piège, toi aussi ? De l'orgueil au désespoir et du désespoir à l'orgueil, sans cesse ? Ou bien sauras-tu choisir et aller droit ton chemin d'homme vers la lumière ? Alors rappelle-toi toujours le Grand Docteur qui t'a guéri et le Père, tout blanc, qui t'embrassait ce matin... Tous deux souriaient, petit homme, souriaient jusqu'à la dernière minute... Celui qui a trouvé sûrement son chemin, celui-là sourit !... Il n'y a que cela qui compte, ma petite âme : sourire... sourire...

Elle le regarde qui dort ; elle sourit un long moment, puis son sourire se fige et elle doit cacher son visage dans sa main. A ce moment entre par le fond le docteur Schweitzer, que précède Leblanc. Le Docteur a le regard fixe, la bouche entr'ouverte, le pas d'automate de l'homme qui vient d'apprendre brutalement une très mauvaise nouvelle. Il descend vers Marie, qui fait bon visage ; il se penche vers le petit.

SCHWEITZER, *montrant l'enfant.* — Il avait mal ?

MARIE. — Il avait peur.

SCHWEITZER. — C'est aussi un mal ! *(Silence.)* On tuera les enfants dans ce pays et nous n'y pourrons plus rien, le Père ni moi... *(Poussant doucement Marie vers la droite.)* Allez ! qu'il dorme paisiblement sa dernière nuit ici !

MARIE, *d'une voix altérée.* — Docteur !...

Le docteur pose un doigt sur ses lèvres, caresse le visage de l'enfant, puis montre la porte de droite. Marie sort avec son fardeau.

SCHWEITZER, *se retournant vers Leblanc.* — Avant minuit, avez-vous dit ? *(Leblanc fait oui de la tête. Le Docteur regarde sa montre. Soupir. Silence. Soudain très lentement :)* Monsieur Leblanc, qu'allez-vous faire pour eux ?

LEBLANC, *sourdement.* — C'est la question que m'ont aussi posée le commandant Lieuvin et, de sa bouche immobile entr'ouverte, le père de Ferrier... Que voulez-vous que je réponde, docteur ?

SCHWEITZER, *même jeu.* — Répondez : « Tout ce que je pourrai ! »...

LEBLANC, *même jeu.* — Mais que pourrai-je ?

SCHWEITZER. — C'est une mauvaise réponse... *(Silence.)* Ah ! mon absence va compliquer votre tâche, monsieur Leblanc. Ce n'est pas moi que vous arrêtez : c'est la lèpre, le sommeil, la malaria que vous libérez !

LEBLANC. — Je sais que la Mort va regagner du terrain...

SCHWEITZER. — La douleur, surtout ! Et c'est un despote plus terrible que la Mort !

LEBLANC. — Les Noirs la ressentent moins intensément que nous.

SCHWEITZER, *avec véhémence.* — Mais c'est faux, je vous le jure ! Et l'ignorance de ce qui va leur arriver double leur angoisse... *(Se calmant, s'obligeant même à sourire :)* Croyez-moi, monsieur Leblanc, ils n'ont pas plus envie de mourir que vous ! *(Marie rentre sans bruit par la droite.)*

LEBLANC, *sans conviction.* — Ils se sont bien passés de médecins durant des siècles !

MARIE, *doucement à Leblanc.* — Que serait-il arrivé dans votre famille si l'on avait dû s'y passer de médecin depuis seulement dix ans ?

SCHWEITZER, *après un silence.* — A quoi bon discuter ? Où sont les adversaires ? Il y a nous trois, d'une part ; et, d'autre part, cette décision sans visage... D'un côté : l'irresponsabilité, de l'autre : des hommes qui vont mourir... Oui, c'est bien la guerre ! *(Il consulte sa montre. Puis, se tournant vers Marie :)* N'était-ce que la nuit dernière que nous parlions du temps qui passe ? En voici peut-être l'unité de mesure : les minutes qui vous restent à vivre libre... La liberté aussi a ses agonies... *(Il va à la porte du fond, qu'il ouvre à deux battants sur les ténèbres. Il reste là, tournant le dos. On l'entend qui murmure :)* L'Afrique... L'Afrique, ma patrie !... *(Soudain il se retourne et, fermant les yeux, il parle.)* Mais non ! C'est en aveugle qu'il me faut apprendre à l'aimer... *(Silence ; il reprend d'une voix singulière, les yeux clos :)* Je vois sur le versant les fleurs blanches des caféiers, les fleurs rouges des tulipiers, vivantes comme des regards... J'entends le crissement des porcs-épics et le cri des grillons, des grillons innombrables... Voilà ! l'averse vient de cesser d'un seul coup et la forêt respire, profondément, jusqu'aux entrailles... Falaise d'arbres, et le fleuve tiède roule à ses pieds. Je vois un petit héron tout blanc, debout, immobile sous la lune... Au bord du marigot il y a aussi un aigle-pêcheur qui dort et toute une famille d'hirondelles. Elles me parlaient de l'Europe ; là-bas, désormais, elles me parleront de l'Afrique. Le cri perçant des martinets me blessera... *(Il porte les mains devant ses yeux.)*

MARIE, *émue.* — Docteur !

SCHWEITZER, *très doucement.* — Il y a un massif de bois de rose et un plus grand massif d'okoumé. Entre les deux le tertre du cimetière... *(Silence.)* Le cimetière : voilà tout ce qui demeurera reconnaissable quand les termites auront dévoré mon hôpital, quand la forêt aura tout effacé !... *(Il ouvre les yeux.)* Ecoutez !... *(Silence.)* Rien. Les parents de Cassa ont succombé au sommeil... Tout dort. C'est le silence heureux des corps bien portants... Je suis quitte avec tous ceux qui m'ont été confiés et qui sont ici, parfaitement quitte... M je ne puis en accepter aucun de plus ! *Leblanc :)* Monsieur Leblanc, il y a une lante au débarcadère : elle guide vers l'hôpital ceux viennent de loin. Voulez-vous aller la retir C'est à vous qu'il appartient de souffler c flamme !

LEBLANC, *à mi-voix.* — C'est juste...

Il sort par le fond.

SCHWEITZER, *avec un geste circulaire.* — I Dieu, je remets tout cela entre vos mains : t cents malades guéris, et aussi un mort, parce je ne suis qu'un homme... Je devrais accepte m'en remettre à vous en toute confiance — j'étouffe d'amertume, et j'étouffe d'inquiét parce que je ne suis qu'un homme... *(Il desc vers Marie.)* Mademoiselle Marie, parmi tant soucis je ne vous compte pas : je sais que commandant Lieuvin part pour l'Europe et je c que le commandant et vous... *(Il n'achève pas*

MARIE. — C'est vrai.

SCHWEITZER, *souriant.* — Vous le rejoin donc bientôt !

MARIE, *doucement.* — Non.

SCHWEITZER, *surpris.* — Mais...

MARIE, *même jeu.* — Je reste à l'hôpital.

SCHWEITZER, *ému.* — Sans médecin ! Comm pourriez-vous... ?

MARIE. — Je maintiendrai... Je tâchera maintenir... *(Dans un cri :)* Ah ! ne me dé ragez pas, docteur !

SCHWEITZER, *lui prenant la main.* — petit !...

MARIE, *retirant sa main.* — Ne me remercie non plus !

SCHWEITZER. — Si ! Dans ma ruine vous laissez quelqu'un à qui penser... C'est l'essen

MARIE, *portant sa bague à ses lèvres, c mi-voix.* — Oui, l'essentiel !...

SCHWEITZER, *après un silence, brusquemen* Vous croyez aussi à la pensée plus forte l'absence, n'est-ce pas ?

MARIE, *d'une voix sourde.* — Plus forte q présence même ! A la fidélité plus exigeante l'amour !

SCHWEITZER. — Alors écoutez les dern paroles que j'ai reçues du Père Charles : « I lui que je pense à son âme... Surtout, dites-le cette nuit !... »

MARIE, *d'une voix altérée.* — De qui parla

SCHWEITZER, *lentement, la regardant.* — cœur en vous que j'entends battre a déjà rép

Marie porte la main à son cœur et den interdite. Schweitzer, sans ajouter un va au piano, s'assied et commence à une pièce de Franck, déchirante. So Leblanc apparaît dans l'encadrement porte du fond, la lanterne allumée à la Il regarde un long moment Marie, baisse la tête, soupire ; et soudai redresse, souffle vivement la flamme lanterne et dit d'une voix forte :

LEBLANC. — Il est minuit, docteur Schwei

Schweitzer s'arrête net et se lève, d public, tandis que se ferme le

Lieuvin. Schweitzer. Le Père Charles.

Le Père Charles. Schweitzer.

6 SCHWEITZER. — *Si les militaires n'aiment plus la guerre, à présent...*
LE PÈRE CHARLES. — *Vous aimez la maladie, vous docteur ?* (ACTE PREMIER.),

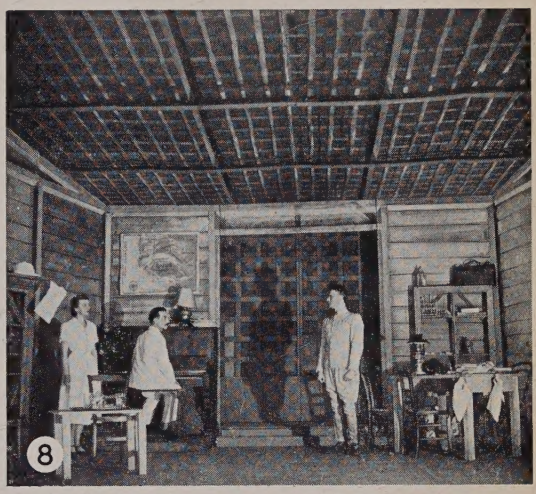
7 SCHWEITZER. — *Oh ! que la France en sorte victorieuse !*
LE PÈRE CHARLES. — *Mais surtout meilleure !...* (ACTE II.)

8 SCHWEITZER. — *Alors ?*
LIEUVIN. — *C'est fait, Schweitzer.*
SCHWEITZER. — *Et vous me laissiez jouer ?...* (ACTE II.)

9 LIEUVIN. — *Mais votre main tremble, Marie... Qu'avez-vous ?*
MARIE — *Peur ! Pour la première fois depuis longtemps, peur pour deux...* (ACTE II.)

10 LEBLANC. — *Il est minuit, docteur Schweitzer !* (ACTE II.)

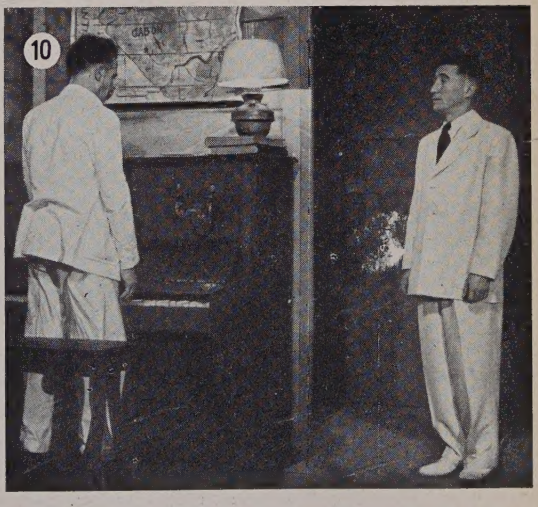
Neuf des photographies que nous reproduisons ont été prises par les services officiels de la ville de Colmar à la création de la pièce, la dixième (nº 8), par Lipnitzki, lors de la reprise à Paris.



Marie. Schweitzer. Lieuvin.

Lieuvin. Marie.

Schweitzer. Leblanc.



IL EST MINUIT, DOCTEUR SCHWEITZER

DEVANT LA CRITIQUE

Je savais, comme vingt Français et comme deux cent millions d'Américains et d'Européens, qu'à l'âge de trente ans le docteur Schweitzer était le premier organiste de son temps, le plus jeune professeur de l'Université de Strasbourg, un théologien important ; qu'il avait délibérément renoncé à la gloire, à la fortune, à sa carrière pour étudier la médecine huit ans durant. Et qu'il vint dans l'endroit le plus déshérité, à Lambaréné, au Gabon, soigner des milliers de noirs livrés à toutes les maladies ; qu'il construisit lui-même, baraque par baraque, son hôpital ; « chirurgien à l'aube, bûcheron et charpentier le jour, médecin le soir, organiste et philosophe la nuit » ; qu'il était le plus grand interprète de Bach et qu'il n'en jouait que la nuit, sauf après la guerre de 1914, quand, Alsacien traité par le gouvernement français en ressortissant allemand, il dut recommencer son œuvre en partant de zéro et donner des récitals d'orgue à travers l'Europe pour se procurer l'argent qu'il transforma en matériel de chirurgie ; que l'hôpital de Lambaréné n'a cessé de se développer avec des dons et des volontaires accourant de toutes parts pour aider le pionnier ; que les Etats-Unis proclament Albert Schweitzer « le plus grand homme du monde ». Voilà ce que M. Gilbert Cesbron savait, nous dit-il dans un avant-propos, depuis quinze ans. On veut croire qu'il y a, aujourd'hui, plus de vingt Français à le savoir...

Luc Estang, dans *La Croix*.

Je dois reconnaître qu'il (Gilbert Cesbron) a évité les pièges les plus redoutables de son sujet, non sans avoir provoqué le destin, puisque, non content de mettre en scène le docteur Schweitzer, il a introduit dans sa pièce en face de ce héros, déjà compromettant par lui-même, deux autres héros, qui, tout morts qu'ils sont, ne sont guère malléables, eux non plus. Je veux dire Charles de Foucauld, nommé ici le Père Charles de Ferrier, et le futur général Lyautey, nommé ici le commandant Lieuvin. Faire en sorte que se rencontrent dans le coin de la brousse gabonaise où le docteur Schweitzer a planté son hôpital la grandeur de la foi, la grandeur de la vocation impériale, la grandeur du dévouement à la cause humaine en des personnages eux-mêmes plus grands, pour ainsi dire, que nature, c'est affronter dans une pièce de théâtre tant de grandeur à la fois que M. Paul Raynal lui-même en serait effrayé.

Bien entendu, il faut bien que M. Gilbert Cesbron passe et nous fasse passer par les dialogues Schweitzer - Lyautey, Schweitzer-Foucauld, Foucauld-Lyautey, où les trois héros, fraternellement dressés face à face, se définissent en s'opposant par de belles formules de théâtre qui sont un peu trop des formules. La première partie de la pièce est, de ce fait, un peu discoureuse et manque d'action dramatique. Elle se fait écouter cependant, parce que de beaux éclairs y jaillissent dans le dialogue. La seconde partie de la pièce, tout aussi vigoureuse dans la forme, est mieux soutenue par l'action — la marche délibérée de Ferrier-Foucauld vers la mort, l'arrestation imminente de Schweitzer le 2 août 1914 — et c'est, théâtralement parlant, la meilleure.

J'ai dit que M. Gilbert Cesbron était guetté dans son entreprise par toutes les facilités du sublime. Il en a été gardé par son intelligence...

Thierry Maulnier, dans *Combat*.

En écrivant les deux actes de *Il est minuit, docteur Schweitzer*, M. Gilbert Cesbron ne s'est point contenté de peindre un portrait de son modèle et, se substituant aux historiographes défaillants, de nous enseigner la biographie de son héros. Bien au contraire, M. Cesbron s'est refusé aux facilités de l'anecdote et il a choisi un épisode très précis de la vie du docteur, épisode qui lui a servi de prétexte non pas à étudier le caractère de Schweitzer, mais à faire s'affronter, au cœur d'un pays encore à demi-sauvage et à la veille d'un événement qui contraint chaque être à définir et à prendre ses propres responsabilités, quatre hommes ont chacun une conception d rente de leur mission, tant su plan temporel que sur le spirituel...

Le choix de ce quatuor n'est du tout arbitraire. Il assemble précisément ceux qui ont l'empire colonial français, et rière les trois protagonistes fi choisis par M. Gilbert Cesbro est facile de mettre des per nages authentiques...

Ce que l'on peut reproche M. Gilbert Cesbron, c'est d'a construit sa pièce en une succes de duels singuliers. Et chacun duellistes, solidement appuyé son arsenal d'arguments, s'inst le champion d'une vérité effectivement il détient une celle.

Ce procédé ne peut échapper dangers de la statique que pa virtuosité de la dialectique. ce qu'a réussi en maints end M. Cesbron.

Peut-être le dialogue use-t- l'excès des formules ? En tout la langue n'est jamais inférieu l'élévation de la pensée, et M. bron par des moyens qui ne jamais affectifs parvient à naître une réelle émotion, que le gouverneur, obéissant ordre absurde, vient ar Schweitzer qui est considéré co sujet allemand et anéantit coup toute son œuvre.

Max Favalleli, dans *Paris-Pr*

La pièce se déroule avec ferme lenteur, mais elle *prend*, vous enveloppe à petit, irrésistiblement, comm tam-tam dans la brousse env peu à peu ceux qui l'entende la fin on est conquis et on re dans leur culte pieux les deux millions d'êtres humains aujourd'hui dans le monde en France) vénèrent Schwe comme un saint laïque.

C'est excellemment joué p troupe du Centre Dramatiqu l'Est : Marie Laurence, Geyr Vital, Pierre Nègre, Van Henry Taï et François D (qui, en outre, a mis la piè scène).

Paul Gordeaux, dans *France*

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur Georges Ou

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 3e trimestre 1951. — Imprimeur nº 1